VICTOR MONTSERRAT

Universidad de Deusto
Biblioteca

LE DRAME D'UN PEUPLE INCOMPRIS

LA GUERRE AU PAYS BASQUE

Préface de François MAURIAC
de l'Académie Française

Nouvelle Edition - Revue et augmentée

CHEZ H.-G. PEYRE — PARIS (6e)
25, Boulevard du Montparnasse

Universidad de Deusto
Biblioteca

Universidad de Deusto
Biblioteca

COMPAÑIA DE JESUS
B. B. OTHLA
MANTA ECUADOR

LE DRAME
D'UN PEUPLE INCOMPRIS

La Guerre au Pays Basque

Universidad de Deusto
Biblioteca

VICTOR MONTSERRAT

LE DRAME D'UN PEUPLE INCOMPRIS

LA GUERRE AU PAYS BASQUE

Préface de François MAURIAC
de l'Académie Française

UNIVERSIDAD DE DEUSTO
BIBLIOTECA

CHEZ H.-G. PEYRE — PARIS

262318

Universidad de Deusto
Biblioteca

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays y compris la Russie.
Copyright by H.-G. Peyre, 1937.

PREFACE

Le silence s'est fait sur le peuple basque. L'attention s'est détournée de lui. Il existe tant d'autres victimes en cet an de grâce 1938 ! Un martyre chasse l'autre...

Mais entre tous les peuples assassinés, le Basque seul partage avec son Maître le privilège d'être insulté sur la croix. A ceux de ses adversaires qui le condamnent de bonne foi, nous demandons de lire et de méditer cette nouvelle édition du livre de Victor Montserrat : « *Le Drame d'un Peuple Incompris* ».

Je n'ai rien à ajouter à cet exposé de faits « qui parlent d'eux-mêmes » comme on dit ! Qu'il me soit permis seulement d'attirer l'attention du lecteur catholique sur un point de doctrine : les chrétiens doivent l'obéissance au pouvoir établi, légal, aussi faible et aussi mauvais soit-il ; or, tous les ambassadeurs étrangers étaient accrédités auprès du Gouvernement de Madrid.

Pour un catholique, les circonstances peuvent-elles rendre légitime un mouvement insurrectionnel? Nous l'admettons. Après deux ans d'une tuerie atroce, pendant lesquels l'Es-

Universidad de Deusto
Biblioteca

pagne a été saignée à blanc, ruinée, livrée à des puissances étrangères, utilisée comme cobaye par des aviations rivales, j'admire que des hommes sérieux continuent de professer que l'insurrection militaire était le meilleur parti à prendre, le plus raisonnable, le plus sage et le plus chrétien. Mais enfin, acceptons que la rébellion puisse devenir quelquefois un devoir saint et sacré. Il n'en reste pas moins que le refus de rébellion contre le gouvernement légal ne saurait, en aucun cas, être reproché à un peuple chrétien. Un partisan catholique du général Franco est obligé de lui chercher des excuses. Un peuple chrétien n'a pas à s'excuser de n'avoir pas voulu se révolter. Et comment le peuple basque l'aurait-il voulu, aurait-il même pu le vouloir ? La République allait reconnaître son autonomie dont les militaires étaient les adversaires déterminés.

On ne nous a jamais rien répondu sur ce point parce qu'il n'y a rien à répondre — ou plutôt on a répondu par des calomnies : le peuple basque aurait eu partie liée avec Moscou avant la révolte militaire. Ici, le livre de Victor Montserrat apporte toute la lumière. A peu près seul en Espagne, le clergé basque avait suivi les directions pontificiales et opposé aux organisations communistes et anarchistes un syndicalisme catholique vivant et prospère.

Tout de suite, dès le lendemain de l'insurrection, cette Chrétienté basque a été traitée en ennemie par les rebelles. On ne lui a pas laissé de choix ; elle a été précipitée dans la guerre ; et, dès les premières semaines, elle a eu ses martyrs — ses prêtres martyrs.

Claudel ferait bien d'ajouter à son poème franquiste, un verset en l'honneur de Don Martin Lecuona, de Don Gervasio de Albizu, fusillés à Galarreta, près d'Hernani (Don Lecuona fut le fondateur de la J.O.C. en Euzkadi). Il pourrait aussi honorer la mémoire de Don Alejandro Mendicute, de Don Joaquin Arin, de Don Leonardo de Guridi, de Don José Penagaricano, de Don Celestino de Onaindia (qui mourut en récitant le *Te Deum*), de Don José de Adarraga, de Don José de Ariztimuno, du Père Roman de San José, prieur d'Amorabieta. Qu'il ait aussi une pensée dans une nouvelle édition de son poème pour les prêtres et séminaristes déportés après la prise de Bilbao. Mais comme la justice commanderait de ne pas oublier non plus toutes les victimes innocentes des bombardements aériens, tous les prisonniers assassinés (les premiers mois, on ne faisait pas de prisonniers), nous lui conseillons d'honorer par une seule strophe, par un seul vers, les milliers et les milliers d'âmes chrétiennes que les chefs de « l'armée sainte », que les soldats de « la sainte guerre » ont introduites dans l'Eternité.

Croyez-vous donc, cher et grand Claudel, qu'il n'y ait eu en Espagne que seize mille martyrs ? Vous osez écrire, parlant de ces seize mille :

UNIVERSIDAD DE DEUSTO - BIBLIOTECA -

Universidad de Deusto
Biblioteca

Les portes du ciel ne suffisent plus à toute cette cohue bon gré mal gré...

Du moins ceux-là furent-ils assassinés par une populace furieuse et aveugle qui ne se réclamait pas du Christ. Des milliers d'êtres humains ont été les cibles d'aviateurs italiens et allemands qui agissaient froidement, sans colère, en service commandé, aux ordres du chef catholique de « l'armée sainte ». C'est une autre sorte d'horreur que celle qui vous inspire ce beau poème incomplet, intitulé *Aux Martyrs Espagnols ;* comme si les martyrs étaient d'un seul côté, les bourreaux d'un seul côté...

Il existe du moins un crime que les plus abjects assassins de Barcelone n'auront pas commis ; ils n'ont pas compromis le Christ. Combien d'années, de siècles, faudra-t-il à l'Eglise d'Espagne pour se dégager de l'effroyable équivoque, et pour que les fils des femmes assassinées à Guernica, à Durango, à Barcelone et dans toute l'Espagne apprennent à ne plus confondre la cause de leur Dieu crucifié avec celle du général Franco ?

François Mauriac,
de l'Académie Française.

« Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité » : voilà une phrase très aimée de Péguy.

Elle n'est pas aimée de tout le monde.

Cependant, il fallait dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité sur l'épouvantable tragédie du Pays Basque.

Je crus que c'était un devoir. La publication de ce reportage fut le fruit de cette conviction.

Ces pages devaient inévitablement scandaliser les esprits passionnés et partisans. Cependant, personne n'a osé contester la véracité des faits exposés.

La presse elle-même, dans sa critique, s'est accordée, coïncidence curieuse, pour apprécier la valeur impartiale de l'enquête.

Je n'ai pas souhaité à mon travail d'autre mérite que celui-ci. Cela me suffit. Et, sans doute, cela suffit au public qui lui a réservé un tel accueil qu'aujourd'hui, malgré le fort tirage de la première édition, il a fallu en publier une seconde.

Je sais que des esprits aimant la vérité existent encore au milieu de l'horrible confusion dans laquelle nous vivons. C'est également à eux que s'adresse la seconde édition de cette enquête, revue et corrigée, augmentée d'une vision rapide des faits qui se sont déroulés après la prise de Bilbao par l'armée de Franco.

Les sentiments qui inspirèrent la première édition ont inspiré la seconde. Je ne me permets donc pas de douter du bon accueil que lui réserveront tous ceux qui désirent vraiment connaître le drame du Pays Basque dans son objectivité.

Je sais que, de nouveau, des voix crieront au scandale : qu'importe !

J'entends d'autres voix, celles de tous les morts, de tous les blessés, de tous les orphelins, de toutes les veuves, de toutes les innocentes victimes du Pays Basque qui s'élèvent pour crier plus fort : Justice !

V. M.

PARIS, Mars 1938.

AVANT-PROPOS DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Dans le sang, au milieu des ruines, un peuple agonise, victime de l'atroce guerre civile espagnole : c'est le Peuple Basque.

Depuis des mois et des mois, la lutte se poursuit sur son sol, plus terrible et plus acharnée que dans toute autre partie de la péninsule. Le monde entier assiste attentif à ce drame navrant et incompréhensible.

En Espagne, dit-on, catholiques et marxistes se battent. Guerre profondément regrettable, mais que tout le monde comprend. Les soi-disants représentants de deux civilisations s'y affrontent. Inévitablement, il a fallu en venir à cette extrémité.

Sur la terre basque, au contraire, ce ne sont pas seulement les marxistes, mais surtout les catholiques qu'on voit aux prises avec les catholiques de Franco. La lutte est devenue là une énigme.

Devant l'attitude adoptée par le peuple basque, ceux qui ont considéré le soulèvement des militaires espagnols comme une glorieuse in-

Universidad de Deusto Biblioteca

Universidad de Deusto
Biblioteca

surrection pour sauver la Religion en Espagne, ont crié au scandale. Ceux qui n'ont vu en elle qu'une révolte contre la démocratie et contre le pouvoir légalement constitué, n'ont cessé d'encourager les Basques et de les pousser à la résistance.

Et alors que les premiers ont refusé de secourir les victimes de cette tragédie, les autres se sont empressés de leur apporter une aide parfois tapageuse.

C'est ainsi que le drame terrible qui se déroule au Pays Basque, n'est pour beaucoup qu'un jeu de plus d'une abominable politique.

⁂

Je veux parler aujourd'hui du peuple basque en dehors de toute politique.

Je veux le présenter tel que je l'ai vu, en vivant avec lui les heures les plus douloureuses de son histoire. Le présent reportage a été écrit, en grande partie, sous les bombes et sous les obus, dans la boue des tranchées.

Je désire m'abstenir de tout esprit de passion. Si je semble, parfois, prendre parti, il faut y voir le fruit non d'un sentiment politique, mais d'un sentiment d'humanité et de fraternité chrétienne bien mérité par ce peuple sans défense.

Qu'on ne me demande pas de juger les idées des combattants, car je répondrai par les mêmes paroles qu'un juge du tribunal populaire, au temps de la Révolution française, adressa aux accusateurs d'un certain Jourgniac : « Ce n'est pas pour juger les opinions que nous sommes ici ; c'est pour en juger les résultats ».

Je viens exposer les faits. Aux lecteurs de les apprécier d'après leurs conséquences.

Ainsi que l'a dit le Maître, on reconnaît l'arbre à ses fruits.

⁂

Et si, après avoir lu cette enquête, quelqu'un dit : « Mais, son auteur est pour les Basques », je répondrai sincèrement et tout de suite : « Oui, et de cœur ». Je ne puis m'empêcher de croire aux hommes qui affrontent la mort pour leur idéal.

Pascal a dit : « Je crois aux hommes qui se font tuer ».

Avant lui, Lucrèce s'était écrié : « Les paroles vraies jaillissent d'un cœur qui va cesser de battre ».

Et l'on voudrait que je ne sois pas avec un peuple que j'ai vu, de mes yeux, verser son sang pour défendre héroïquement un régime

Universidad de Deusto
Biblioteca

sain de liberté, l'intégrité de leur patrie et pour le maintien de la démocratie chrétienne?

Je n'aime pas la politique.

J'aime la vérité.

Victor MONTSERRAT.

PARIS, juin 1937.

COMPAÑIA DE JESUS
BIBLIOTECA
MANTA-ECUADOR

CHAPITRE I

SUR LE CHEMIN DU PAYS BASQUE

C'était par une froide journée de mars dernier (1).

Après deux heures de voyage, un mot retentit soudain dans la carlingue : *Bilbao ! Bilbao !*

Et sous les ailes bleues de notre avion, apparut enfin, comme surgissant du sol, la capitale biscaïenne entourée de ses hautes et noires cheminées d'usine, avec sa large et mouvante « Ria » qui l'unit au monde.

Une descente vertigineuse et notre avion vint se poser tout doucement sur le vaste aérodrome de Lamiaco.

Nous étions arrivés au pays basque.

Pour la troisième fois, j'allais revivre les scènes tragiques de la guerre civile espagnole.

***

Je l'avais vue naître, cette guerre, avec toutes ses horreurs, dans les rues même de Barcelone, le 19 juillet 1936. Jamais ne pourront

(1) Mars 1937. Quatre mois avant l'entrée de l'armée de Franco à Bilbao.

Universidad de Deusto
Biblioteca

s'effacer de mon esprit ces atroces luttes corps à corps, ce sauvage assaut de la caserne de la Maestranza, ces soldats égorgés au couvent des Carmes. Je revois encore, en frémissant, les cadavres amoncelés au milieu de flaques de sang, sur les places de l'Université et de la Catalogne. Il me semble entendre encore le crépitement incessant des mitrailleuses, les décharges nourries des fusils, le ronflement ininterrompu des avions qui survolaient la ville épouvantée.

Puis, ce fut la révolution.

Une foule en délire, débouchant de toutes les rues, des hommes à demi-nus ou en manches de chemises brandissant dans leurs mains crispées des fusils menaçants ; des visages enflammés, des yeux brillants de passion et de haine, des gestes ne respirant que colère et vengeance ; et la nuit venue, au-dessus de la ville plongée à dessein dans les ténèbres, les lueurs sinistres des églises et des couvents incendiés, tandis que tombaient, après tant de combattants, les premières victimes innocentes, assassinées par les révolutionnaires.

A partir de ce jour-là, plus d'ordre, plus de respect de la propriété, ni même du droit sacré à la vie. Tout avait disparu dans le tourbillon sanglant. Partout le pillage, la violation brutale des domiciles, la persécution acharnée et systématique de tous les éléments non révolutionnaires et les abominables meurtres commis impunément par dizaines de mille.

Au nom de la liberté et de la démocratie on n'aboutissait partout qu'à détruire la civilisation d'un peuple et à assouvir la soif de sang de quelques hommes criminels et sadiques.

L'Espagne libérale, l'Espagne républicaine récoltait les fruits de sa démagogie et de son sectarisme.

Le drapeau rouge et noir des anarchistes flottait de toutes parts.

C'était le triomphe de l'anarchie.

⁂

En qualité d'envoyé spécial d'un journal de Paris (1), je suis revenu sur la terre d'Espagne. Cette fois j'ai parcouru toute l'Espagne de Franco (2).

Je suis allé de ville en ville, de village en village, me mêlant à cette population qui, dans la Navarre, comme dans la Castille et l'Andalousie, paraissait vibrer d'enthousiasme pour le « mouvement national ». Les bérets rouges des « requetés » et les chemises bleues des phalangistes me furent familiers. J'ai en-

(1) Le grand quotidien catholique « La Croix ».
(2) C'était au mois d'octobre 1936.

Universidad de Deusto
Biblioteca

tendu retentir de tous côtés leurs hymnes et leurs marches militaires.

Aussitôt, le contraste de ce peuple avec celui que j'avais connu dans l'Espagne « rouge » me produisit une impression profonde. Cependant, si cette population, qui paraissait si enthousiaste, qui chaque jour ornait fenêtres et balcons de drapeaux aux couleurs rouge et or, qui se pressait dans les rues pour admirer et applaudir les interminables défilés de requetés et de phalangistes, qui arborait sur le revers du veston ou sur la poitrine des insignes religieux et patriotiques comme on n'en vit jamais, cette population, dis-je, si elle n'avait pas à déplorer le manque d'ordre extérieur dans les rues, ni les actes de persécution religieuse, vivait par contre, elle aussi, dans la terreur. Un nombre considérable de citoyens disparaissait, des arrestations étaient opérées à chaque instant, et même d'innombrables assassinats étaient commis sur les personnes mal vues du nouveau régime. Ces meurtres étaient peut-être moins sauvages que ceux perpétrés dans l'autre partie de l'Espagne, mais ils revêtaient ici ce caractère de gravité d'être tolérés par un gouvernement qui, précisément, s'était levé en armes au nom de la défense de l'ordre et de la justice.

L'idée fixe d'exterminer tout ce qui n'harmonisait pas sa propre pensée avec la pensée de la « nouvelle Espagne », s'était, ici aussi, emparée des esprits. Sans ombre de jugement

ni condamnation d'aucune sorte, le sang de victimes sans défense coulait à flots aux abords des localités et les cadavres s'ajoutaient là aussi aux cadavres.

Je demeurai saisi de stupeur en voyant que pour légitimer de tels agissements, on invoquait la défense de la religion et de la patrie et qu'on lançait la jeunesse au combat, au nom d'une « sainte croisade ».

Malgré ce respect de la propriété, cet ordre apparent, ce maintien du culte dans les églises, fréquentées sans cesse par les fidèles, toute mon âme de chrétien, tous mes sentiments de respect pour la personne humaine, et d'amour pour le peuple se révoltaient contre ce système de terreur blanche, comme s'ils s'étaient révoltés en face de la terreur rouge.

Devant l'Espagne démagogique et sectaire se dressait l'Espagne « réactionnaire ».

Ici, c'était le règne d'une brutale intolérance.

⁂

Et voici qu'aujourd'hui j'arrivais au Pays Basque, encore tout ému des terribles scènes vécues de l'un et de l'autre côté de l'Espagne en guerre.

On m'avait dit : « Venez voir le Pays basque bien différent de l'Espagne rouge et de l'Espagne blanche », et je suis accouru.

Universidad de Deusto
Biblioteca

Il est bien connu, ce peuple, depuis des siècles, pour ses aspirations ardentes vers la liberté et la démocratie, pour son attachement profond à la foi catholique, pour sa loyauté, sa sincérité et sa noblesse raciales.

Pourquoi donc ce peuple était-il, lui aussi, en guerre ?

S'il était vrai, comme on l'assurait, que les uns combattaient pour la défense de la religion contre le communisme, et les autres pour la défense de la démocratie contre le fascisme, pourquoi, alors, ce peuple, à la fois si démocrate et si catholique, aussi antimarxiste qu'antifasciste, avait-il été entraîné dans la lutte ?

C'est que, au cours de toute son histoire, jamais il n'avait vécu des heures aussi difficiles et critiques que celles d'aujourd'hui. Il lui a fallu marcher. Depuis lors, non seulement il est en guerre comme tout le reste de l'Espagne, mais cette guerre a pris chez lui de si grandes proportions qu'il vit le drame le plus poignant que puisse vivre un peuple qui, condamné à mort, ne veut pas mourir.

A la veille de Noël, la voix émouvante de M. Aguirre, le président d'Euzkadi, s'était fait entendre, portée par les ondes, pour déclarer au monde : « *Nous ne voulions pas la guerre ; on nous y a jetés.* »

Toute la tragédie est là.

J'avais vu le triomphe de l'anarchie.

J'avais connu le régime d'une brutale intolérance.

Allais-je assister au drame d'un peuple victime de ces deux extrémismes ?...

Telle était la question que je me posai, tandis que l'auto filant à toute allure le long de la « Ria », nous faisait parcourir les dix kilomètres qui séparent l'aérodrome de Lamiaco de Bilbao.

Universidad de Deusto
Biblioteca

CHAPITRE II

LA LUTTE ETERNELLE

Bilbao, capitale de la Biscaye, regorgeait ce jour-là de monde.

Un mouvement incessant régnait de toutes parts. Sa population habituelle de 150.000 habitants, accrue énormément par les milliers et milliers de réfugiés des autres provinces basques, vivait dans la fièvre et l'agitation. Dans les rues bourdonnantes, partout des hommes, toujours coiffés du béret basque. Tous conversaient avec animation. Femmes et enfants prenaient part, eux aussi, à cette vie populaire. Sur les murs, de grandes affiches multicolores lançaient à la population de suggestifs appels au combat. Çà et là, des sacs de sable s'amoncelaient devant portes et soupiraux pour les protéger. Les vitres des maisons et les grandes glaces des magasins étaient barrées de larges bandes de papier pour leur donner de la résistance lors de l'éclatement des bombes ennemies. En certains endroits, utilisant l'étroitesse des rues, on avait aménagé de grands refuges couverts, au moyen de

Universidad de Deusto
Biblioteca

sacs de sable, pour abriter la population civile en cas d'alerte. De temps à autre, circulaient dans les rues des rondes de policiers, le fusil sur l'épaule, avec l'inséparable béret basque garni d'une grande plaque métallique. Un ordre parfait semblait régner partout au milieu de la fébrile activité de la ville.

⁂

Je m'arrêtai place de l'Arenal. La fièvre y était encore plus intense. Des miliciens venus de tous les fronts se rencontraient là dans une fraternelle camaraderie. Sur tous les visages on lisait la joie de la tâche accomplie, le saint orgueil de lutter pour une cause sacrée, la sincérité et l'élan du tempérament basque. A peine apercevait-on quelque uniforme militaire parmi tous ces groupes. Ces hommes devenus soldats conservaient l'allure de paysans rudes et robustes ou d'ouvriers d'usine aux muscles solides. C'étaient vraiment les enfants du peuple qui luttaient.

Sur leurs vêtements, les uns arboraient l'emblème catholique des nationalistes basques ; les autres la faucille et le marteau des marxistes, mais tous fraternisaient et se confondaient dans ces groupes, comme paraissait se confondre, en ces moments, l'idéal qui les animait. Près d'eux, dans un va-et-

vient incessant, passaient les tramways, se croisaient les autos, circulaient les gens, et dominant ce tapage de la rue, s'élevaient les voix rauques des vendeurs de journaux criant, ici, l' « Euzkadi », organe du parti catholique nationaliste, là l' « Euzkadi roja » des communistes. Cependant, là- bas, au fond, l'église Saint-Nicolas, les portes grandes ouvertes au culte et les murs garnis d'immenses affiches socialistes, semblait être involontairement un curieux témoignage de cet étonnant esprit de tolérance et d'union qui régnait parmi les miliciens basques.

« Le peuple basque est debout ! »

Je m'approchai d'un groupe, où se trouvaient quelques hommes à peine arrivés du front d'Otxandiano. L'un d'eux parlait. Il le faisait avec une foi et un patriotisme ardents. Je ne pus m'empêcher d'admirer son air de conviction. Il le remarqua et me dit :

« Je ne suis pas seul à penser ainsi. Le peuple basque tout entier est pleinement persuadé de la grande injustice qui se commet en ce moment contre notre pays. Il y a longtemps qu'on nous hait et qu'on nous persécute ; mais jamais on ne l'a fait avec une telle furie et un tel cynisme. La destruction ac-

Universidad de Deusto
Biblioteca

tuelle de notre peuple revêt un caractère tragique.

« Au nom de la religion catholique, on veut exterminer un peuple profondément catholique.

« Au nom de la lutte contre le communisme, on veut faire disparaître totalement un peuple foncièrement antimarxiste.

« Au fond, c'est la lutte éternelle contre nos libertés. »

Une autre voix ajouta aussitôt :

« Mais on ne nous les arrachera jamais. Le peuple basque tout entier est debout. Nous repousserons, les armes à la main, comme le firent nos pères, l'agression injuste. »

L'enthousiasme de ces hommes était émouvant.

Toute la ville, dans sa fièvre et son agitation, ne faisait que refléter ce même esprit.

Au milieu de tant d'épreuves, que de courage il lui fallait !

Plus de huit mois s'étaient écoulés depuis le soulèvement militaire. Des quatre provinces basques, trois, la Navarre, Alava et Guipuzcoa, étaient déjà tombées au pouvoir des militaires franquistes. Mais Bilbao avec sa province de Biscaye de 500.000 habitants, résistait encore héroïquement à l'armée des envahisseurs.

Je l'avais devant mes yeux, cette ville, pleine de vie et d'entrain. Qu'importait le blocus qui l'étouffait de plus en plus, qu'importaient les privations et les sacrifices journaliers imposés par le manque de vivres ? Sous une pluie continuelle de feu qui s'abattait sur ses positions de défense et dévastait villes et villages ouverts, le peuple basque montrait au monde sa volonté ferme d'arrêter la marche de l'ennemi.

Quelle était donc la raison de l'enthousiasme apporté à cette défense héroïque ? Quelle était, d'autre part, le motif de cette « agression injuste » ?

Hier comme aujourd'hui

Le peuple basque est un vieux peuple dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Accoutumé depuis des siècles à se gouverner en pleine autonomie, à se dicter lui-même ses lois, à l'ombre du chêne historique de Guernica, à façonner sa propre spiritualité, respectée à travers les temps, par les rois et empereurs d'Espagne, lesquels durent jurer devant l'autel de la « Casa de Juntas » de respecter ses droits, pour voir reconnaître leur suzeraineté, ce peuple n'a pu supporter l'abolition de ce régime de liberté politique et sociale, perdu, il y a maintenant un siècle, après

Universidad de Deusto
Biblioteca

une autre guerre civile qui, une fois de plus, ensanglanta son territoire. Depuis lors, son amour enflammé pour la patrie « Euzkadi », pour sa langue l' « euzkera » et pour ses traditions, en a fait le vengeur de ses antiques libertés et a rempli le cœur de tous ses habitants d'un fervent désir de voir réalisée l'autonomie de leur pays.

Profondément catholique et démocrate, le peuple basque a su exprimer sa foi et son caractère dans une infinité d'institutions sociales, nettement populaires, qu'il conserve et apprécie de toute son âme. L'habitude de travailler sur un sol dur et accidenté et sur une mer la plus agitée de celles d'Europe, a fait du pays basque une des régions les plus prospères de l'Etat espagnol, trouvant dans son industrie, dans son agriculture et dans son commerce, de quoi garantir solidement son indépendance tant désirée.

La différence raciale et psychologique entre les Basques et les Espagnols des autres régions est démontrée par toute l'histoire et par toutes les manifestations de la vie sociale, religieuse et politique. Les aspirations basques vers l'autonomie ont un fondement naturel, irrécusable ; elles répondent au tempérament particulier de ce pays. Dans son noble orgueil

de race, le peuple basque a toujours secoué le joug qu'on a voulu, à diverses reprises, lui imposer : Il a battu les Romains, il a chanté victoire sur Charlemagne ; il a arrêté les Maures à Tolosa ; il a vaincu Napoléon à Vitoria. Ses luttes pour l'indépendance de son pays remontent jusqu'aux temps les plus reculés.

« Jaun-Gorkua eta Lagi-Zara (Dieu et les lois anciennes) » c'est le cri par lequel le peuple basque a résumé tout son esprit de foi, de liberté et de tradition.

« Voilà l'ennemi »

Mais contre cet esprit d'indépendance s'est élevé constamment l'esprit de centralisation espagnol qui a voulu à tout prix réaliser l'unité intégrale de l'Espagne. Un choc en est résulté et une lutte cruelle a ensanglanté plusieurs fois la terre d'Euzkadi. Chaque victoire de cet esprit de centralisation entraînait l'abolition des droits et privilèges du peuple basque, la persécution inexorable des nationalistes, l'interdiction de l'usage de leur langue, l'emprisonnement des dirigeants et la fermeture de toutes leurs institutions et œuvres sociales, religieuses et politiques.

Le renversement de la monarchie espagnole parut mettre un terme à ces luttes séculaires.

Universidad de Deusto
Biblioteca

La République, dès son instauration, sans doute pour pratiquer une politique qui fut l'opposé de celle de la monarchie, se montra plus favorable à l'esprit autonomiste et disposée à accorder l'autonomie aux régions espagnoles qui la solliciteraient. En effet, la République était à peine née que la Catalogne l'obtenait pour son propre compte, et le Pays basque était à la veille de l'obtenir lui aussi, lorsque se produisit le soulèvement militaire.

La révolte des militaires

Le triomphe du *Frente Popular* aux élections du 16 février 1936, provoqua dans tout le pays une période d'agitation, d'émeutes qui apparurent comme le présage certain d'un mouvement révolutionnaire imminent. Les droites espagnoles (notamment les monarchistes), apeurées, se voyant emportées par la tourmente, firent appel aux militaires qui, sûrs de leur force et croyant la partie gagnée, n'hésitèrent pas à s'élancer les premiers dans la rue.

C'était le 19 juillet. Le soulèvement des militaires dans toute l'Espagne avec la participation des requetés et des phalangistes, avait éclaté aussi en Pays basque, où les insurgés

s'emparèrent des provinces de Navarre, d'Alava et d'une partie de Guipuzcoa. A Saint Sébastien, ils subirent un échec retentissant. A Bilbao ils n'osèrent même pas se montrer.

Dans toutes les grandes villes de l'Espagne la révolte fit couler des ruisseaux de sang. Les chefs du mouvement étaient désespérés. Suivant une rumeur populaire répandue dans l'Espagne franquiste, quelques généraux insurgés, désemparés dans ces premiers moments de confusion, voulurent en finir par le suicide.

Cependant, des voix s'élevèrent qui ranimèrent les courages et transformèrent le soulèvement en une véritable guerre. Le coup militaire manqué, il fallait donner à la lutte qui s'engageait, si l'on voulait triompher, le caractère de guerre sainte. La défense de la religion et la lutte contre le communisme furent donc les arguments fondamentaux de cette guerre qui s'annonçait acharnée. Les cris de « Vivent la Religion et la Patrie » et de « A bas le communisme ! » commencèrent à retentir. On en fit les mots d'ordre de la guerre qui commençait.

Le général Mola rassembla les requetés sur la « Place del Castillo » à Pampelune et les lança immédiatement les uns sur Somosierra,

Universidad de Deusto
Biblioteca

chemin de Madrid, pour abattre la capitale de l'Espagne, tandis qu'il dirigeait les autres sur le Pays Basque, pour écraser le peuple basque.

Il ne se rendait pas compte qu'une action simultanée, avec les mêmes objectifs, contre des adversaires totalement différents, faisait ressortir, dès ce moment, le motif exclusivement politique de la guerre qui commençait. S'il pouvait lancer ses forces contre un gouvernement anticlérical et sympathisant avec le marxisme, au nom de la religion et de la lutte anticommuniste, sans que personne ne pût l'accuser de contradiction, il ne pouvait, par contre, diriger ses attaques, au nom des mêmes principes, contre une région qui, comme le Pays Basque, était foncièrement catholique et opposé au communisme par le tempérament même de la race et qui conservait précieusement le souvenir de ses ancêtres, tombés, eux aussi, pour la défense glorieuse de leurs libertés.

Cependant l'agression allait se consommer. Au mépris de la position de neutralité adoptée par le Conseil Régional Navarrais du Parti Nationaliste basque, qui décida, le jour même du soulèvement de ne pas s'opposer à celui-ci, les nationalistes basques se virent brutalement assaillis, tous leurs centres furent détruits, ainsi que la rédaction de leur organe périodique *« La Voz de Navarra »*. Et ils ne purent réprimer une explosion d'indignation quand, le 22 juillet, les requêtes et phalangistes se jetèrent en armes sur Guipuzcoa, en pénétrant par Ataun et Cegama aux cris de « Muera Euzkadi ! » sans que personne les eût attaqués.

L'esprit de persécution contre le nationalisme basque — se manifesta donc avec évidence — dès l'origine de la guerre civile espagnole.

Le peuple basque, blessé au plus intime de son âme et de sa conscience, se demanda : *« Si Franco s'est levé uniquement contre le communisme et pour la défense de la Religion, pourquoi nous a-t-il attaqués ? Ne sait-il pas que notre peuple est le plus fermement catholique parmi tous les autres de l'Espagne ? Ne sait-il pas qu'en aucune autre région espagnole, on ne trouve aussi peu qu'ici de communistes, puisqu'ils atteignent dans les organisations ouvrières à peine le chiffre de 10 pour cent ?...*

Pourquoi, alors, nous a-t-il attaqués ? »...

Le silence opposé à ces questions lui apprit la cruelle réalité.

Au nom de la religion et de la lutte contre le communisme, les militaires, ne cherchaient à s'en prendre au peuple basque que pour son

Universidad de Deusto
Biblioteca

idéal autonomiste. Il le comprit ainsi. Il craignit de perdre une fois de plus toute possibilité de recouvrer ses libertés ; il crut qu'on allait détruire toutes les institutions qu'il avait créées avec tant de peine et tant d'amour, il sentit venir l'oppression qui le menaçait et plein d'ardeur et d'indignation en face de l'agression injuste, au souvenir de ses aïeux tombés aussi pour la défense glorieuse des mêmes libertés, il se leva en masse et s'élança au combat, aux cris ardents de « *Gora Euzkadi !* » (Vive Euzkadi).

Depuis lors, le peuple basque est debout.

CHAPITRE III

CATHOLIQUES ET MARXISTES

Sous un ciel radieux de printemps, je me dirigeai, un après-midi, vers le front d'Elgueta.

Il nous fallait traverser le village d'Elorrio. Nous trouvâmes sa population consternée. Deux heures auparavant, elle avait été victime d'un violent bombardement de l'aviation ennemie. Les ruines s'amoncelaient sur notre passage. On venait tout juste de retirer des décombres le cadavre méconnaissable d'un vieillard de 80 ans.

Sur le pavé et parmi les débris des maisons écroulées, on voyait des feuilles blanches et vertes qu'avaient laissé tomber les avions après le bombardement. Tout à côté de moi, un homme du peuple lisait un de ces papiers. Cette lecture l'avait tellement bouleversé que saisi d'un accès de colère il s'écria : « Quel cynisme !... Ils commencent par nous bombarder, puis ils se mêlent de nous donner des leçons de religion !... ».

Universidad de Deusto
Biblioteca

Je pris, à mon tour, une de ces feuilles pour en connaître le texte, et je lus : « *Nationalistes, est-elle permise, est-elle compatible avec vos devoirs de catholiques, l'union que vous maintenez avec les marxistes ?* ».

C'étaient les premiers mots d'une proclamation adressée par les militaires aux catholiques basques pour leur reprocher de s'être alliés avec les marxistes pour défendre leur pays.

Mensonge ou vérité ?

L'accusation et le reproche que les franquistes lançaient ainsi contre le peuple basque en ces tragiques moments avaient certainement, dans leur forme, quelque chose de maladroit et de sarcastique, mais, pouvait-on les prendre au sérieux ?

Cependant, ce grief propagé, à grand renfort de réclame, avait été accueilli, dans certains milieux catholiques, persuadés que tous les catholiques devaient appuyer indiscutablement le soulèvement militaire. Il s'agit là d'une question où l'esprit partisan a joué le plus, en même temps que l'esprit simpliste. Les approbateurs du mouvement franquiste y ont vu un argument pour condamner le peuple basque, tandis que même beaucoup d'autres, à l'esprit ingénu, consternés par les milliers de crimes tolérés par le gouvernement de Madrid contre la religion, ont considéré cette union comme illicite et scandaleuse.

Partout on s'est demandé : « *Pourquoi le peuple basque, qui est catholique, lutte-t-il uni aux communistes et aux anarchistes contre les militaires ?* ».

Au palais de la présidence du gouvernement d'Euzkadi, j'ai posé, à mon tour, cette question au Président lui-même, M. Aguirre. Il s'est empressé de me répondre : « Le peuple basque ne combat ni avec les communistes, ni avec les anarchistes ; il ne fait que lutter pour sa liberté, en défendant le droit naturel à sa propre existence menacée jusque dans ses dernières fibres par les éléments militaires soulevés ».

Invariablement, même réponse m'a été faite par les hommes d'opinions et de classes les plus diverses auxquels j'avais adressé la même question.

La défense commune du pays, telle est l'idée qui domine dans tout le peuple basque.

Un bon vieillard, que je trouvai un jour assis près de sa maison à moitié détruite par les obus ennemis, essaya, le cœur navré de-

Universidad de Deusto
Biblioteca

vant cette tragédie de son pays, de me faire comprendre cette position du peuple basque :

« Supposez, me dit-il, que je sois chez moi, en train de converser tranquillement avec un de mes voisins ne partageant ni mes idées ni mes croyances et que, sans plus de façons, une tierce personne animée de mauvaises intentions fasse soudain irruption dans ma maison et nous attaque tous les deux, y aura-t-il quelqu'un au monde pour nous faire un crime à mon voisin et à moi de nous défendre conjointement ? Y aura-t-il quelqu'un qui qualifie d'acte illicite notre acte de commune défense? Ne commettrait-il pas une injustice, celui qui affirmerait que je ne professe pas avec sincérité mes idées et mes croyances, parce que, pour me protéger, j'unis mes efforts à ceux de mon voisin ?... Et bien ! c'est le cas du pays basque ».

En effet, l'attaque déclenchée par les militaires contre Euzkadi, avait également blessé tous les Basques, catholiques et non catholiques, jusqu'au plus profond de leur âme. Le soulèvement général du pays n'avait été que la réaction naturelle de l'esprit patriotique contre l'agression considérée comme injuste.

— « La question débattue dans cette guerre en pays basque, me dit de son côté un député

nationaliste basque, le monde entier le sait bien, n'est pas une question religieuse, mais politique. Alors, pourquoi en appeler à notre conscience de catholiques et crier à tous les échos que notre union est une union illicite ? »

La foi profonde du peuple basque

Que l'objectif proposé par les militaires en Euzkadi ne soit pas et ne puisse pas être la défense de la religion, but proclamé par eux partout ailleurs depuis leur soulèvement, c'est chose qui apparaît de toute évidence à quiconque connaît et parcourt ce pays.

J'ai sillonné ses villes et ses villages. Pendant de nombreux jours, j'ai été en contact permanent avec ce peuple, et j'ai constaté sa foi profonde, son esprit imprégné de christianisme qui, au milieu de la tourmente, lui faisait répéter : « Advienne ce que Dieu voudra ! ». Je me suis arrêté pour contempler ses magnifiques églises fréquentées à toute heure par les innombrables fidèles ; j'ai écouté le carillon de ses clochers élancés ; j'ai assisté aux prières ferventes de ces chrétiens, et tout cela m'est apparu comme le témoignage le plus émouvant et le plus irréfutable de la foi de ce peuple qui a su défendre ses églises

Universidad de Deusto
Biblioteca

à une heure où, dans l'Espagne « rouge », elles ont été réduites en un monceau de cendres.

Aux moments tragiques de bombardement, j'ai vu les gens se précipiter vers les refuges. Ils ne pensent plus, alors, qu'à ceux qui leur sont chers. Ils s'appellent mutuellement, se serrent les uns contre les autres, et de leurs lèvres monte, non une imprécation contre l'ennemi, mais une prière : « Dieu sauve Euzkadi ! ».

Vers la fin d'un après-midi, je me trouvai à Marquina, au moment même, où, dans le ciel, apparaissait un essaim d'avions ennemis. Les gens affolés se mirent à courir dans une même direction. Je les suivis presque instinctivement. Je pensai ainsi atteindre bientôt un refuge. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je pus voir que toute cette foule ne se dirigeait pas vers un abri, mais vers l'église du village. Elle avait confiance en sa foi et était bientôt unie dans une même prière. A genoux, devant l'autel de la Vierge, absolument tranquille, cette foule récitait son chapelet avec une dévotion bouleversante. Dehors, les éclatements de bombes se succédaient désespérément. La mort était suspendue sur nos têtes ; mais la foule continuait de prier. Un prêtre gravit les marches de la chaire. Ses paroles ne furent pas des mots d'imprécation, des cris de haine et de vengeance, elles ne firent même pas

allusion à la politique. Le prêtre parla avec ferveur à ce peuple du mérite de la douleur et du sacrifice. Il lui apprenait la façon de les sanctifier.

Quelle belle leçon de christianisme !

Le crucifix préside ici à toutes les manifestations de la vie publique. L'enfant le voit à l'école, l'infirme à l'hôpital, le prisonnier dans sa prison, l'accusé dans la salle du tribunal. Toute la vie du peuple basque respire l'esprit profondément chrétien qu'il a reçu en héritage et qu'il défend comme la base primordiale de son patriotisme.

J'ai eu dans mes mains un admirable écrit. C'était une émouvante lettre d'adieu adressée par le jeune paysan basque José Ramon de Zapirain, à sa famille quelques moments avant d'être fusillé par les militaires (1). En un

(1) José Ramon de Zapirain fut fusillé en même temps qu'un de ses frères et que deux de ses concitoyens. Voici le récit qu'en a fait le Père Jésuite qui les assista comme confesseur au moment de leur exécution.

« J'assistai à l'exécution de deux « basserritarras » de San-Marcos, d'un autre de Adoain et d'un quatrième de Tolosa, le 28 écoulé (octobre 1936). Quel tragique chagrin et quel souvenir édifiant ! Quatre hommes bons et sains qui moururent saintement. La sentence leur fut lue à dix heures du soir. Je les attendais dans le corridor long et froid dont la vitre était brisée et bouchée d'un carton. Il y avait là quatre chaises et deux banquettes. On ne leur donna rien de toute la nuit. Personne ne vint nous déranger.

Le premier qui entra fut Antonio Zapirain, les bras croisés et disant : « Zer egingo degu ba ? Ez-det ezer egin eta... Confesatzeko temporik badet ?... — Bai gau osoan egongo naiz zurekin. Orduan compromo ». (Qu'allons-nous faire alors... Je n'ai rien fait, mais... Aurai-je le temps de me confesser ?... n'ai rien fait, mais... Aurai-je le temps de me confesser ?...

Universidad de Deusto
Biblioteca

tour poétique, propre aux gens mêmes du peuple, il s'exprimait ainsi dans la forte langue basque :

« Mes chers père et frères,

« Le bon Dieu voulait sans doute que nous mourions ainsi ;

« Que la Vierge pleine de grâces vous accorde un aussi grand bonheur ;

« Purifions de notre sang nos péchés commis en ce monde ;

« Je vous dis adieu, mon père et vous tous, mes amis ;

— Oui, lui répondis-je. Je resterai toute la nuit avec vous... — C'est bien »). Ensuite, il se confessa à son gré, pendant une demi-heure et se calma davantage. Il eut juste 29 ans le jour de son exécution.

Son frère José Ramon Zapirain vint ensuite. Il tremblait un peu. Il se calma bientôt et se confessa à son gré, comme le précédent. Les deux autres se confessèrent également. Celui de Andoain souffrit deux crises de nerfs durant la nuit, mais elles passèrent et ses dernières heures furent sereines, jusqu'à sa mort. Il laissait sa femme et deux petits enfants. Les autres étaient célibataires. Celui de Tolosa partait avec le chagrin de ne pas connaître une « alabatxo » (fille) que lui donna le Seigneur pendant son emprisonnement.

Nous récitâmes un chapelet entier. Nous parlâmes de la vie de Jésus. A 6 heures et quart, je leur dis la messe. Je leur donnai le viatique, la bénédiction papale, puis, les militaires arrivèrent. Je les conduisis moi-même au lieu de l'exécution, leur donnai la dernière absolution. Ils baisèrent le Crucifix. Ils furent fusillés de dos, à longue distance et avec un tir horrible. A la première décharge, l'un d'eux resta debout ; probablement, aucune balle ne l'avait touché. Ils firent feu une seconde fois. Un de ceux qui étaient tombés se traîna sur une longueur d'une dizaine de mètres. Ils lui donnèrent le coup de grâce. On tira sept fois sur le même. Quelle horreur ! Nous restâmes tous épouvantés. Le sous-lieutenant qui commandait était livide et disait qu'il ne voulait jamais plus être désigné pour une autre exécution. J'étais heureux d'assister, pour une fois, à une tâche aussi pénible, sachant surtout que, pour eux, c'était une consolation que de trouver là quelqu'un qui les comprenait.

« Le nombre de mes jours est terminé ici-bas ;

« Tous n'ont pas une si belle chance ;

« Je laisse des amis ici, et vais en chercher d'autres au ciel.

« Je vous envoie mon dernier adieu ému, à vous mon père,

« Juan Jose, et à vous, mes frères Saturnino, Joaquin, Salvador, Juan Cruz, Manuel, José Maria.

« Je pense à vous.

« Au ciel ! Vivez bien et toujours en bons catholiques, en honnêtes Basques ; travaillez pour notre mère l'Eglise. »

Vous pouvez savourer maintenant les phrases empreintes de christianisme écrites par José Ramon Zapirain. Quand je les portai à la famille, après deux heures de long chemin, vous ne pouvez imaginer le réconfort qu'elles apportèrent, en même temps que le récit de sa mort, à son père et à ses deux frères. « Inoiz ez zaituzu astuko gure otoi-tzetan ». Nous ne l'oublierons jamais dans nos prières, me dirent, émus, ces chrétiens fervents, dignes représentants d'une race qui mérite un sort meilleur.

« Nere aita ta anai maiteak :
Gu ota iltzea naiko zuan gure Jaunzoiko maiteak
Zuei ere dicha on bat eman dizutela, ama Virgina, gracias beteak
Gure odolarekin garbi ditzala gure munduko kalteak.
Agur egiten dizuet nere aita ta munduko lagunak.
Butaku dira kontatutako egunak
Munduan ez-dira danentzat olako portunak
Emengoak utzi ta zeruan eitera noa ezagunak
Nere azkeneko agurra, ederra, aita, Juan José, Saturnino, Joaquin, Salvador, Juan Cruz, Manuel, José Maria, Gorantziak Zerurarte.

Ondo bizi eta beti catolico onak bezela. Euskotar zintzoak bezela. Guere Elizarem alde egin ».

Ici, vous avez le digne « azkeneku agur edera », le dernier adieu à ce monde de ce jeune homme qui fut fusillé pour ne pas avoir voulu remettre les propres fusils de chasse de ses frères. On les réclama avant l'expiration du délai de remise (selon les affirmations de tous). Cette précipitation est un indice suffisant pour démontrer qu'on voulait causer un malheur dans une famille euzkotar ».

Universidad de Deusto
Biblioteca

Des lettres comme celles-là, il y en a des centaines.

Non pour la Religion, mais pour la Politique

Pour engager une lutte terrible contre les Basques, les militaires ne pouvaient donc invoquer la défense de la religion. De toute évidence, la question ne sortait pas du domaine politique.

« Croyez-vous, demandai-je au député nationaliste dont j'ai parlé tout à l'heure, croyez-vous légitime sur le terrain politique l'union des catholiques avec les non-catholiques en vue d'un but commun ? »

— Les faits sont là pour le prouver. Dans diverses nations européennes, nous avons vu les syndicats catholiques marcher avec les communistes et les socialistes, pour faire aboutir une nouvelle revendication de la classe ouvrière. Chez les nations démocratiques, la coalition des partis catholiques avec les non-catholiques est un fait qui se produit fréquemment. Dernièrement, nous avons assisté au spectacle d'un front commun en Belgique formé par les catholiques, les socialistes et les libéraux pour barrer la route au Rexisme. Qui s'est levé pour qualifier d'illicites ces unions connues de tout le monde ?

D'ailleurs, pourquoi nous reprocher notre union avec les Marxistes, puisque Franco lui-même n'a pas hésité à s'unir avec les fascistes hitlériens, bien connus par leur anti-catholicisme ?

Pourtant, il est nécessaire de savoir que nous n'avons réalisé aucune espèce d'union. L'offensive des militaires contre le Pays Basque était à son apogée avec la prise d'Irun et le peuple basque était encore complètement désorienté. Au bout seulement de quelques semaines après le soulèvement militaire, voyant l'impossibilité d'empêcher l'invasion de notre territoire par les troupes de Franco, sans la représentation du Parti Nationaliste Basque au Gouvernement de Madrid, nous nous déterminâmes à accepter, sous certaines conditions, la place qui nous était offerte au Ministère. Si le peuple basque avait été suffisamment armé pour se défendre, notre indépendance aurait été, sans doute, absolue.

« Mais, vous aurez, sans doute, entendu parler d'une lettre pastorale signée des évêques de Vitoria et de Pampelune dans laquelle ils condamnent explicitement l'union en question ? A ce sujet, il est nécessaire que vous entendiez une haute personnalité ecclésiastique à laquelle je puis vous présenter à l'instant même. Elle connaît à fond la question et l'a même portée jusqu'au Vatican. Voulez-vous venir avec moi ?

Universidad de Deusto
Biblioteca

« Rien à objecter du point de vue moral »

Quelques moments après, notre auto s'arrêtait en face d'une modeste maison située dans une rue tortueuse de Bilbao.

La personnalité en vue nous fit un aimable accueil. Elle me déclara :

— « Oui, la lettre pastorale a bien existé, mais vous pouvez dire dès maintenant qu'elle n'a ni ne peut avoir aucune autorité auprès des catholiques basques qui luttent contre Franco. Nous nous en doutions dès le début, à cause du mystère qui entoura sa parution. Le fait qu'elle a été lue d'un poste — Radio-Castille de Burgos — alors que cette ville était au pouvoir de Franco, 25 jours avant d'être publiée dans le Bulletin Officiel du diocèse, et que personne ne nous en fit parvenir un seul exemplaire à Bilbao, confirma nos soupçons. Cependant, tous les archiprêtres de Guipuzcoa, plusieurs théologiens et quelques personnalités ecclésiastiques, d'une autorité indiscutée, se concertèrent sur sa valeur et bien que, parmi ces derniers, certains eussent des idées antinationalistes basques très arrêtées, ils affirmèrent à l'unanimité que cette valeur était nulle, attendu qu'on n'avait pas de preuve de son existence et de son authenticité et qu'en tout cas, la liberté de rédaction d'un document

DANS LES RUES DE BILBAO

SUR LA LIGNE DE FEU

écrit en territoire occupé par l'adversaire reste en soi douteuse. Cependant, la preuve principale de cette nullité est aujourd'hui entre nos mains. Elle consiste en une lettre dans laquelle on constate clairement la pression exercée pour la publication de la Lettre Pastorale

(1) Dans la première édition, une erreur involontaire avait attribué à l'Evêque de Vitoria, Mgr Mugica, la paternité d'une lettre, qui ne provenait pas de l'*Evêque*, mais de l'*Evêché*. L'incident causé par cette fausse interprétation est connu. Après une nouvelle interview de la personne en question et après des vérifications opportunes, on peut aujourd'hui faire le procès historique de cette Lettre Pastorale.

Au début du mois d'août, S. E. le Cardinal Gomá était aux eaux de Belaskoain. Il appela auprès de lui les évêques de Vitoria et de Pampelune. L'Evêque de Vitoria s'excusa de ne pouvoir assister personnellement à l'entrevue et envoya à sa place une haute personnalité ecclésiastique. S. E. le Cardinal lui entretint de la nécessité de publier une lettre pastorale signée par les deux Evêques et dans laquelle serait condamnée l'attitude des Nationalistes basques qui, d'après S. E., s'étaient alliés aux marxistes contre l'armée de Franco qui avait déjà envahi une partie du Guipuzcoa. Immédiatement, le représentant de Mgr Mugica appela chez lui un ancien député nationaliste basque. L'entrevue eut lieu le 5 août. Le représentant de l'Evêque de Vitoria parla des intentions du Cardinal Gomá et manifesta que, à l'avis du Prélat, cette pastorale ne pouvait être signée sans qu'on ait entendu auparavant l'opinion des dirigeants du Parti Nationaliste Basque, condition sans laquelle on ne pouvait la publier. L'ancien député, homme très influent au Parti, déclara que, d'après lui, les Nationalistes Basques, jusqu'à cette date, n'avaient pas pris les armes pour attaquer les militaires, mais uniquement pour veiller à l'ordre public, mais que, pour connaître vraiment la position des dirigeants du Parti, il fallait attendre les renseignements précis qui ne tarderaient pas à parvenir.

Pourtant, malgré le désir exprimé par l'ancien député basque, le jour suivant, 6 août, la Lettre Pastorale était lue publiquement au Poste de Radio-Castille de Burgos, suivie de la signature des deux évêques cités.

Le même jour, la dite personnalité ecclésiastique écrivait au député basque sur papier officiel de l'Evêché de Vitoria, la lettre suivante :

Cher Monsieur et Ami,

Vous êtes sans doute surpris par la publication du document que je vous annonçais et qui ne devait être publié qu'après audition des dirigeants du Parti.

Universidad de Deusto
Biblioteca

en question (1). Ceci explique aussi le défaut de raisonnement que l'on remarque dans le texte de cette pastorale, car on y prétend condamner l'attitude des catholiques basques pour l'unique motif que le cinquième commandement défend de tuer et que c'est une grave erreur de diviser les catholiques en face de l'ennemi. Les nationalistes basques pourraient

---

Qui a eu intérêt à précipiter cette publication, contrairement à tout ce qui avait été convenu ?.... Naturellement, cela ne vient pas d'ici et cela ne m'a pas paru sérieux, c'est un acte inconsidéré, car, après, s'il résulte que les renseignements que vous possédez sont exacts, le document pécherait par la base...

Tout me fait croire que la manœuvre vient de Pampelune et que la victime en sera le seul qui n'y ait pris aucune part.

Un jour où nous nous verrons, nous parlerons de tout cela, et, entretemps, vous pouvez disposer de votre S.S.

Signature.

J'ai eu l'occasion de parler avec un ecclésiastique familier de l'Évêque de Vitoria, Mgr Mugica, et dont je suis obligé de taire le nom. « Le jour où fut lue la pastorale, me dit-il, après une scène lamentable entre les phalangistes de Vitoria et l'Évêque au Palais Episcopal, j'entendis l'Évêque se plaindre amèrement : Voyez ce qu'on a fait ce matin, un piège, une tromperie ! On m'a dit que S. E. le Cardinal... que l'Évêque de Pampelune, et que je devais signer. J'ai signé avec douleur... Enfin, si c'est pour la gloire de Dieu ! Et l'Évêque était profondément attristé ».

Peu de jours après, je reçus une lettre d'une personnalité en vue de l'Action Catholique de Pampelune. Elle contient textuellement ceci :

« Je réponds avec plaisir à votre demande qui sert si vivement la vérité. Au cours de mon entrevue avec Mgr Olaechea, Evêque de Pampelune, lui parlant de la persécution et des contrariétés que nous subissions de la part des factieux, il me dit :

« J'eus la visite de MM. Alejo Eleta, Chanoine de Pampelune, et du Vicaire Général du Diocèse, quand je résidais à Roncesvalles. Ils me présentèrent à signer, avec l'Evêque de Vitoria, une Lettre Pastorale collective. Je la lus et elle me parut très forte. Je fis quelques corrections. Or, je fus extrêmement surpris quand, plus tard, je l'entendis lire telle qu'elle m'avait été présentée, c'est-à-dire sans les corrections ».

De ce qui s'est passé après la publication de cette Lettre Pastorale, un membre du Guipuzco-Buru-Batzar a fait le récit suivant :

à bon droit arguer à leur tour que ceux qu'il faut condamner ce sont les requetés de Navarre, puisque ce sont eux qui ont commencé à tuer dans le pays basque, provoquant ainsi la guerre, cause de division parmi les catholiques.

« Quand la Lettre Pastorale des Evêques de Vitoria et de Pampelune, concernant la guerre, fut publiée à Vitoria, la nouvelle arriva à notre connaissance. Nous commentâmes le fait, mais, ignorant le contenu du document, nous ne prîmes aucune décision au Guipuzco-Buru-Batzar. Un jour, M. Celedonio Mugica, frère de l'Evêque de Vitoria, téléphona au Guipuzco-Buru-Batzar, nous invitant à assister à une réunion chez M. Vicente de Barrena, curé de la Paroisse de Saint-Vincent de Saint-Sébastien. M. Elías de Echeberria et moi-même assistâmes à la réunion, au nom du Guipuzco-Buru-Batzar. Dans cette maison, nous attendaient déjà les personnes suivantes, toutes ecclésiastiques : M. Antonio Perez Ormazabal (secrétaire de l'Evêché de Vitoria, après, Vicaire Général du même Evêché), M. Vicente de Barrena, M. Celedonio Mugica et M. Esteban Lasa (Vicaire de la Paroisse de Sainte-Marie de Donostia). Avec ces Messieurs, nous ouvrîmes la séance. On commença l'attitude que les Nationalistes Basques devaient prendre en cette guerre par rapport au document publié par les Evêques de Vitoria et de Pampelune. A la demande qui nous fut faite au sujet de la position que le Guipuzco-Buru-Batzar prendrait en face des manifestations qui s'attribuaient au Prélat du Diocèse, nous répondîmes que, vu les circonstances dans lesquelles le document pastoral avait été publié, notre opinion était de continuer de veiller sur l'ordre public sur la défense de notre sol et sur celle de nos personnes. Les ecclésiastiques approuvèrent notre attitude, se basant sur l'idée que la situation de Guipuzcoa et de Biscaye n'était sûrement pas celle que l'on s'en faisait à Vitoria et à Pampelune, sur le fait que la publication de la dite Lettre Pastorale dans laquelle, d'après ce qui se disait, on ordonnait aux Nationalistes Basques de cesser leur action défensive, pouvait être résultat de coactions étrangères et que la dite Lettre n'avait pas été donnée promulguée et ne pouvait être authentique.

« Je leur exposai la situation difficile dans laquelle se trouvaient les Nationalistes Basques. Alors, M. Barrena, me prenant le bras, me dit : « Allez de l'avant dans l'attitude que vous avez adoptée : vous faites très bien et Dieu vous viendra en aide ». Tous les assistants, sans exception, approuvèrent notre conduite et nous encouragèrent à la poursuivre. M. Celedonio Mugica, qui avait consulté les Archiprêtres de Guipuzcoa sur le cas, nous dit que, d'après eux, il n'était pas nécessaire que les Nationalistes Basques changeassent leur position. Ainsi se termina cette réunion ».

Universidad de Deusto
Biblioteca

« En outre, la question a été soumise au Vatican. C'est moi-même qui ai remis à la Secrétairerie d'Etat un questionnaire dans lequel on demandait de déclarer si la position des catholiques basques était licite ou illicite. Pour toute réponse on me dit personnellement : « *Au point de vue moral, nous n'avons rien à objecter. Tout au plus, vous aurez commis une erreur politique* ».

« Devant ces affirmations catégoriques, personne, à moins d'être poussé par une forte passion politique, ne pourra qualifier d'illicite, de scandaleuse, et de digne de l'excommunication, l'union des nationalistes basques avec les gouvernementaux. »

Ces paroles me firent souvenir de la scène à laquelle j'avais assisté à Elorrio ; je tirai de mon portefeuille la proclamation lancée par les avions franquistes sur le village, et que j'avais conservée avec soin. Je la tendis à l'ecclésiastique. Il la lut rapidement et pour toute réponse me dit :

« Tout cela ne sert qu'à compromettre l'Eglise et à la faire passer pour belligérante. Au début, les militaires ne se sont pas souvenus que les Basques étaient catholiques ; ce n'est qu'après s'être heurtés à leur résistance acharnée qu'ils ont, semble-t-il, cherché à exploiter leur catholicisme pour les faire condamner par l'opinion générale des catholiques du monde entier. C'est une chose qu'il ne faut pas oublier. »

« A nous de répondre »

Le soir allait tomber lorsque nous sortîmes. A quelques pas, au coin d'une rue, nous apparurent les tragiques restes d'un grand édifice transformé en un monceau de ruines. Les derniers rayons d'un soleil agonisant paraissaient donner une couleur de sang à ces pierres entassées pêle-mêle, au milieu d'un vaste et triste vide.

Mon guide étendit le bras : « Voilà l'œuvre des militaires qui nous accusent de faux catholicisme ! ».

Peu de temps auparavant, l'aviation franquiste avait exécuté un raid au-dessus de la la cité pacifique de Bilbao et détruit plusieurs maisons, ensevelissant sous les décombres plus de 80 personnes, parmi lesquelles beaucoup de femmes et d'enfants.

Le bombardement d'une ville ouverte, éloignée de plus de 40 kilomètres de la ligne de feu, me fit voir dans toute son horreur, quel crime abominable avait été commis.

Cependant mon compagnon, me prenant des mains la feuille ramassée sur les ruines d'Elorrio, répétait, indigné : « Quelle question !

Universidad de Deusto
Biblioteca

quelle question !... On nous demande : est-elle permise, est-elle compatible avec vos devoirs de catholiques, l'union que vous maintenez avec les marxistes ? N'est-ce pas plutôt à nous, en face de ces ruines, témoignage irrécusable de leur cruauté et de leur barbarie, de leur demander : Est-elle permise, est-elle compatible avec vos devoirs de catholiques... la tragédie provoquée par vos bombardements de nos villes ouvertes ?... »

Et il ajouta écœuré : « Que de pharisaïsme encore sur la terre !... ».

Face au monde

L'union des catholiques, des socialistes, des communistes et des partis de gauche, en face de l'ennemi commun, a eu de ce fait une double répercussion. Elle a montré, tout d'abord, au monde entier que tous les catholiques espagnols n'étaient pas du côté des militaires insurgés, mais qu'une grande partie d'entre eux, et précisément les plus fervents catholiques, combattaient aux côtés du peuple dressé contre l'insurrection militaire. Elle a rendu à l'Eglise le service de prouver qu'elle n'était ni accaparée ni défendue uniquement par l'un des partis belligérants, liant ainsi son propre sort à celui de ce parti. En second lieu, à la suite de cette alliance, on a pu constater

au pays basque un ordre parfait et un respect admirable envers la religion de la part de tous les marxistes.

En effet, les églises sont toujours debout, accueillant les fidèles qui s'y pressent à toute heure. Dans les couvents, les religieux et religieuses mènent, en toute tranquillité, leur vie normale. Le séminaire, transféré de Vitoria à Bilbao, compte plus de 200 élèves. Les prêtres, circulent dans les rues toujours en habit ecclésiastique. Récemment, trois jeunes filles prirent l'habit au couvent de Beriz. Dans toutes les écoles, on apprend le catéchisme et dans les hôpitaux ou ambulances des religieuses toujours vêtues du costume de leur ordre, soignent les blessés, catholiques ou marxistes, et sont non seulement respectées, mais encore très aimées, même des extrémistes. Le crucifix qui se détache sur les murs blancs dans chaque salle, est devenu, lui aussi, un objet de respect et d'affection.

Il avait été question, un jour, d'enlever le crucifix de l'hôpital d'Areatza rempli de blessés, en majorité marxistes. La décision avait été mise aux voix. Tous répondirent : « Laissez-le, nous le voulons ». Une seule voix, celle d'un anarchiste, s'éleva contre : « Non. Enlevez-le », dit-il, mais ce fut pour ajouter : « Remplacez-le par un plus grand ».

Universidad de Deusto
Biblioteca

Dans tous les bataillons basques, il y a un aumônier qui ne les abandonne pas un instant. Avant le combat, il absout tous les soldats qui reçoivent aussi, à genoux, sa bénédiction. Les dimanches et jours de fête, sans exception, la messe est célébrée sur tout le front — que de marxistes se glissent alors dans les rangs des soldats croyants !

Au milieu des ruines d'Eibar, la ville socialiste, je remarquai en passant, un édifice encore debout. C'était l'église paroissiale. Presque tous les autres s'étaient écroulés sous le feu des militaires espagnols.

Je craignais que, comme acte de représailles de ce bombardement sans nom, cette église ne fut incendiée par les miliciens socialistes mêmes qui occupaient encore la ville...

« N'ayez pas peur, me dit un de leurs chefs ; nous la respecterons, car c'est le symbole de la foi des catholiques qui luttent avec nous. »

A l'intérieur d'une des rares maisons épargnées plusieurs jeunes filles socialistes, au service des miliciens, me dirent à leur tour : « Nous ne pouvons croire qu'en une religion qui est du côté du peuple qui souffre et non du côté de celui qui attaque ».

Quelques semaines après, une trentaine d'hommes blessés dans un combat, furent hospitalisés dans le couvent de Berriz. Les religieuses accoururent à leur chevet. Parmi ces hommes, il y avait des catholiques et des marxistes ; presque tous étaient grièvement atteints. Les catholiques demandent le prêtre, reçoivent l'absolution et attendent la mort en vrais chrétiens et en vrais héros. Les marxistes, gagnés par l'exemple de leurs camarades et le dévouement des sœurs, ne tardent pas à dire : « Nous voulons nous aussi mourir comme eux, parce que votre Dieu n'est pas le Dieu des fascistes ».

L'expression était dure. Mais ne traduisait-elle pas, après tout, le drame qui se livre dans l'âme du peuple espagnol ?

Depuis longtemps, on assistait en Espagne au spectacle de toute une classe de privilégiés s'appuyant sur la religion pour mieux servir leurs prétendus droits, lesquels ne sont, en réalité, que des intérêts personnels égoïstes.

Le peuple en haine de ces hommes, a détesté aussi la religion. Par contre, dès qu'il a vu cette même religion, représentée par d'autres hommes, se rapprocher de lui, il n'a pas hésité à proclamer à nouveau sa foi.

C'est ainsi que lorsque, dans les Asturies, fief des rouges, on vit arriver les prêtres accompagnant les miliciens basques, ce fut d'abord de l'étonnement, mais on se ressai-

Universidad de Deusto
Biblioteca

sit bien vite : « Ces prêtres, remarquèrent les « rouges », ne sont pas comme les autres. Ils sont à côté du peuple. Nous serions fiers de les avoir auprès de nous. Avec eux, nous irions jusqu'au bout du monde ». Et ils leur amenèrent leurs enfants pour qu'ils les baptisassent et leur enseignassent le catéchisme.

« Moi-même, j'ai baptisé beaucoup de ces enfants », me disait l'humble et courageux abbé Korta, deux jours avant qu'il ne tombât aux portes d'Oviedo en remplissant son ministère sacré.

***

Jamais il n'y a eu sur la terre d'Espagne une guerre aussi terrible que celle d'aujourd'hui. Mais n'est-elle pas, au fond, la dernière conséquence du divorce du peuple et de la religion ?

Ne serait-elle pas le drame d'un peuple profondément croyant, mais exaspéré de voir qu'on s'est servi bien souvent de sa foi pour lui refuser une existence digne et humaine ?

Deux camps se sont dressés l'un contre l'autre ; et ce ne sont pas ceux qui ne rêvent que l'extermination de l'un des deux partis qui pourront résoudre ce poignant conflit, mais plutôt ceux qui cherchent à rapprocher

les deux adversaires par une mutuelle et parfaite compréhension, par le dévouement, par la charité.

Le peuple basque ne serait-il pas, dans ce cas, celui qui a le mieux compris ?...

Attendons : le temps fera justice.

Universidad de Deusto
Biblioteca

CHAPITRE IV

LE PARTI NATIONALISTE BASQUE

« *Il sera plus glorieux pour lui qu'il meure en prison. La tranquillité de l'Espagne vaut bien la vie d'un homme.* »

C'est en ces termes que le fameux politicien Moret, président des ministres du gouvernement de Madrid, avait au début de ce siècle, congédié une délégation de députés venus lui demander la mise en liberté de Sabino Arana Goiri, tombé gravement malade en prison, où il était détenu depuis longtemps.

Quel crime avait commis cet homme ? Aucun, mais il était le fondateur du Parti nationaliste basque.

Pour une Espagne centraliste, conservatrice, libérale ou réactionnaire, c'était assurément un forfait que la création et la direction d'un mouvement d'opinion qui se proposait de ressusciter sur la terre basque l'amour des traditions, la défense de ses privilèges et de ses

Universidad de Deusto
Biblioteca

libertés sociales et politiques perdues en 1839, et qui tendait à reconstituer un pays basque autonome et organisé, sur la base ferme de la démocratie chrétienne traditionnelle.

C'était là, précisément, toute la raison d'être du Parti Nationaliste Basque.

Arana Goiri fonda le parti, à la fin du siècle dernier, en plein combat.

Le Parti nationaliste basque n'a fait que lutter durant toute existence.

La guerre qui ensanglante aujourd'hui le pays basque n'est, en somme, qu'un épisode de la lutte incessante engagée contre lui.

« Nous sommes le Peuple »

On comprendra difficilement le drame cruel qui se déroule à l'heure actuelle dans l'âme basque, si l'on ignore ce que représente et ce qu'est parvenu à réaliser le Parti nationaliste basque en Euzkadi.

J'ai parcouru la campagne basque. Je me suis arrêté dans ses « caserios », grandes fermes disséminées au milieu de belles contrées et qui offrent au soleil et au vent leurs murs vieux de plusieurs siècles. Je me suis entretenu avec ses habitants pacifiques, hommes au visage basané, dont les traits énergiques expriment bien toute la rudesse du sol

qu'ils travaillent. Ils m'ont parlé avec un grand amour de la maison qu'habitent leurs familles depuis des centaines d'années, des terres qu'ont cultivées de nombreuses générations, du respect de leurs coutumes ancestrales toujours fidèlement observées. Tout cela, c'est leur fierté, leur amour ; tout cela, ils entendent le défendre de toute leur âme.

J'ai interrogé aussi les ouvriers qui emplissent aujourd'hui usines et ateliers des zones industrielles. Ils souhaitent ardemment la paix et la justice sociales, mais une paix et une justice réalisés par eux-mêmes, Basques. « Nous voulons, m'affirmaient-ils, avoir nos lois sociales, régler nos conflits, établir un régime de travail qui nous soit propre, car les lois sociales madrilènes ne répondent pas à nos besoins. Nous voulons instaurer un régime entièrement basé sur la démocratie chrétienne, déjà séculaire en notre pays. »

Je me suis approché de la jeunesse si magnifique et si ardente qui, le sourire aux lèvres, et le cœur sans crainte, apporte la vie, le feu et l'enthousiasme partout où elle passe. Tous ces jeunes gens m'ont parlé de leur foi, de leurs espérances. Ils attendent impatiemment que se lève sur leur pays le grand jour de la liberté : « *Gora Euzkadi eskatuta!* » (Vive le pays basque libre). C'est leur cri de chaque jour.

Universidad de Deusto
Biblioteca

Les femmes elles-mêmes ne peuvent s'empêcher d'extérioriser cet amour tendre et profond qu'elles ressentent pour la terre qui les a vues naître, qui est leur berceau, et qui garde les restes sacrés des aïeux. Et cet amour pur et enflammé vient mettre une note de candeur et d'innocence sur ce patriotisme à toute épreuve.

Et à la ville comme à la campagne aussi bien l'ouvrier d'usine que le paysan des champs, le jeune homme, la femme, et jusqu'aux vieux du pays tous acclamaient le Parti Nationaliste Basque.

C'est que le Parti nationaliste basque est l'organisation qui a recueilli toutes les aspirations populaires, les a inscrites dans son programme et s'est fait l'interprète de la volonté et du sentiment de tout le peuple basque. Il compte plus de 70 pour cent de la population. Ses membres sont presque exclusivement des ouvriers, des paysans, des employés et des professionnels, qui vivent journellement du travail de leurs mains. Avec raison, un député nationaliste pouvait proclamer au Parlement espagnol : « Dans nos rangs, il n'y a aucun millionnaire. Nous sommes le peuple ».

A L'HOPITAL D'AREATZA
LES SŒURS SOIGNENT TOUS LES BLESSÉS

LE PEUPLE BASQUE CONSERVE
SA FOI IMMUABLE

Le Programme Nationaliste

Fidèle interprète du sentiment général du pays basque, le Parti nationaliste basque a résumé sa doctrine dans les points suivants, inspirés de sa devise : *Jaun-Goikua eta lagizara* (Dieu et les lois anciennes) :

1. Le nationalisme basque proclame la religion catholique comme unique et véritable et accepte la doctrine et la juridiction de la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

2. Euzkadi et chacun des six anciens Etats historiques ou régions autonomes qui la composent seront catholiques, apostoliques et romains dans toutes les manifestations de la vie intérieure et dans leurs relations avec les autres nations, peuples ou Etats.

3. Euzkadi est la nation et la patrie des basques.

4. Euzkadi, la nation basque par droit naturel et par droit historique, aspire à la pleine souveraineté pour pouvoir diriger librement ses destinées.

5. Le nationalisme basque proclame ce droit et se propose de le réaliser, en veillant dès maintenant dans la mesure du possible, et pleinement quand Euzkadi sera maître de ses destinées :

Universidad de Deusto
Biblioteca

a) A la nécessité primordiale de conserver et de fortifier la race basque, base essentielle de la nationalité ;

b) A la conservation, à la diffusion et à l'épuration de l'idiome basque, expression prééminente de la nationalité ;

c) Au rétablissement des coutumes et usages traditionnels, en combattant les éléments exotiques susceptibles d'affaiblir dangereusement le caractère propre du peuple basque.

d) A organiser le pays dans un régime parfait de démocratie et de justice sociale suivant la doctrine sociale de l'Eglise.

6. Le nationalisme basque aspire à la reconstitution substantielle des anciens Etats historiques basques : Araba, Biscaye, Guipuzkoa, Navarre, Labourd et Zubiroa, et à leur confédération en Euzkadi, en respectant l'autonomie particulière de chacun d'eux.

Tous les points de cette doctrine, affirme-t-on, ne peuvent avoir d'autre interprétation que celle donnée par leur maître Arana-Goiri.

Les Réalisations

En harmonie avec ces principes, le Parti nationaliste a employé toutes ses énergies à la réalisation de cet idéal.

Dans la rue, dans la presse, à la tribune, au Parlement, la voix des nationalistes basques a

toujours vibré pour sa défense passionnée et convaincue.

En même temps, ce parti s'est appliqué à imprimer l'esprit qui l'anime dans de magnifiques institutions populaires.

Le réseau des œuvres sociales, politiques et culturelles qu'il a organisées s'est étendu à tout le pays et à toutes les classes.

Non loin d'Amorabieta, un villageois va son chemin dans la même direction que moi. Ses outils de travail sur l'épaule, le bonhomme regagne à pas pesants son village. Je l'accoste, nous faisons route ensemble et nous lions conversation.

— « Vous paraissez assez fatigué. La journée a donc été pénible ?

— Oui, fit l'inconnu, mais j'ai un grand espoir au cœur. Je suis un « *baserritarras* » (paysan basque), et je suis membre de l'association agricole « Ne Kazaris » qui fait tant de bien à ceux de notre classe. Vous avez certainement entendu parler de notre organisation. Nous représentons plus de 65 pour cent de tous les fermiers et ouvriers agricoles. Nous avons nos coopératives d'achat et de vente. C'est notre syndicat agricole qui nous aide par tous les moyens, en mettant à notre disposition tout ce qui nous manque.

Universidad de Deusto
Biblioteca

— Et qui a organisé vos syndicats ? reprisje.

— C'est notre parti, le Parti Nationaliste Basque.

A la tombée de la nuit, je pénétrai dans le grand bâtiment qu'occupait sur la Gran Via, à Bilbao, le Comité central de la Solidarité des Travailleurs Basques. J'avais bien souvent entendu parler de cette organisation qui, non sans raison, a été présentée comme l'émule des grandes organisations d'ouvriers chrétiens d'Europe. Dans un vaste salon, le Comité Central, présidé par M. Manuel Robles, député, était réuni. Je fus reçu avec une charmante simplicité.

« Oui, me dit-on — vous êtes au Centre de la Solidarité des Travailleurs Basques. Cette organisation est la plus importante qui existe en Euzkadi. En ce moment, après 25 années d'existence, nous groupons dans nos rangs plus de 65.000 ouvriers et employés. Dans chaque région nous avons 24 fédérations industrielles, et, dans tout le pays, 10 fédérations professionnelles. Nous avons organisé quatre coopératives de production, une de crédit, vingt de consommation. Nous comptons une mutualité de plus de 12.000 associés, qui assure tous les risques : maladies, accidents, invalidité, etc. Nous avons créé de nombreuses

écoles pour les enfants de nos ouvriers et des cours du soir pour les jeunes gens. Nous possédons, en outre, une clinique et un dispensaire. Comme organe de notre mouvement nous avons le journal « Lan-Deya » (La Voix du travail) et l'hebdomadaire « Euzko Languille » (L'ouvrier basque). Comme vous le voyez, nous sommes bien organisés, et c'est un véritable enthousiasme qui règne ici. Tous les ouvriers aux idées nationalistes, et c'est la majorité, sont avec nous, parce que notre organisation est essentiellement chrétienne et nationaliste. Tout en conservant notre indépendance, nous formons la section ouvrière du Parti nationaliste à qui nous devons notre existence. »

Un autre jour, le téléphone retentit : « Voulez-vous faire connaissance avec l'Association des femmes patriotes ? Venez au siège, rue du Correo ».

Je m'y rendis aussitôt. A l'un des balcons d'un vaste immeuble on lisait sur un grand calicot : *Emakune, Abertzalebo Batzar* (Association des femmes patriotes).

La présidente, Mme Thérèse Azkue, entourée de plusieurs jeunes filles du Comité directeur, me parle avec un sentiment exquis de la patrie d'Euzkadi, de la participation de la femme basque à cette résurrection du natio-

Universidad de Deusto
Biblioteca

nalisme et des sacrifices accomplis par des milliers de femmes en vue de contribuer, à l'heure actuelle, à soutenir la lutte contre les militaires.

Une des jeunes filles me dit : « Les hommes sont au front, et nous les femmes à l'arrière, mais tous nous combattons pour le même idéal ».

Les femmes de cette Association confectionnent les vêtements des miliciens. Leur admirable section d'infirmières soigne les blessés dans toutes les ambulances et hôpitaux. Avec un dévouement au-dessus de tout éloge elles s'occupent des réfugiés. Avec le même zèle, elles avaient organisé avant cette guerre, leurs sections de bienfaisance et de culture, leurs dispensaires médicaux, leurs bourses de travail, leurs bibliothèques et leurs soupes populaires pour chômeurs.

Cette organisation est animée d'un puissant esprit de religion et de patriotisme. Elle aussi est l'œuvre du Parti nationaliste basque.

Quiconque traverse les localités d'Euzkadi voit fréquemment surgir, entourées de jardins, de belles constructions aux lignes modernes. En me les montrant, on m'a répété bien des fois : « C'est une école basque. Il y en a plus de trente comme cela. On les doit à l'œuvre de l'*Euzko Ikastola Batzar* (Fédération des écoles basques). L'œuvre culturelle réalisée par le Parti nationaliste s'est traduite, d'autre part, par toute une série d'institutions consacrées expressément à l'étude de la langue « Euzkera » et de la littérature nationale, parmi lesquelles figure avec orgueil une Université.

C'est à elles qu'il faut attribuer la renaissance culturale et linguistique de tout ce pays.

La jeunesse et les enfants eux-mêmes ont trouvé au sein du Parti nationaliste leurs belles organisations patriotiques. Les uns dans leur « *Euzko Gastedia Batzar* » peuvent développer librement leurs aptitudes sportives, artistiques et culturelles. Les autres, dans l' « *Euzko-Gastetxu* », association pour l'enfance, reçoivent la formation et les distractions qui leur conviennent.

Il n'existe aucune manifestation de la vie sociale, religieuse ou politique où le parti nationaliste basque n'ait pas fait sentir son influence et apporté son esprit patriotique et nationaliste.

La vie du pays basque se confond avec la vie de ce parti. Son esprit est l'esprit même d'Euzkadi.

Voilà ce qu'est et ce que représente le Parti nationaliste basque.

Universidad de Deusto
Biblioteca

« Le But ou la Mort »

Chaque fois qu'a triomphé en Espagne un soulèvement militaire, le Parti Nationaliste Basque en a toujours été la première victime. Il suffit de se rappeler, en ces derniers temps, la dictature de Primo de Rivera et la participation des militaires au pouvoir lors du mouvement révolutionnaire du 6 octobre 1934. On assista alors à la fermeture de tous les centres du parti, à la destruction de toutes ses œuvres. Aussi, rien d'étonnant à ce que les nationalistes basques, déjà par tempérament aussi anti-militaristes que le reste du peuple, aient conservé pour les militaires toutes sortes de préventions.

« Nous autres, me disait un milicien près de sa tranchée, nous ne pouvons vouloir le triomphe des militaires, car nous savons bien qu'ils ne viennent en Euzkadi que pour anéantir toutes nos organisations. »

C'est la conviction de tous les Basques. Ils sont si profondément attachés aux institutions basées sur cet esprit racial qu'ils préfèrent mourir sur le champ de bataille plutôt que de les voir disparaître.

Au « *Bizkai Buru Batzar* », siège central du Parti, j'ai fait connaissance avec ses hauts dirigeants. Ces hommes étaient pleins de courage et d'optimisme. Simples, loyaux, ardents

catholiques. La responsabilité qui pèse sur eux semble n'avoir fait que fortifier l'esprit de ces animateurs de leur pays. Hier ils étaient des chefs politiques, aujourd'hui ce sont des généraux. Leur volonté est toujours la même : conduire le peuple basque, au prix de n'importe quels sacrifices, jusqu'au triomphe de son idéal.

— « Nous savons bien, m'ont-ils affirmé, toute la responsabilité qui nous incombe en ces moments tragiques. Mais nous ne nous y soustrairons pas. Nous l'acceptons consciemment, car nous sommes certains qu'un jour l'histoire nous rendra justice ».

Fréquemment, dans les proclamations lancées par les nationaux espagnols sur le pays basque, on prétend que le peuple est trompé par les dirigeants nationalistes qualifiés de « traîtres », ne cherchant que leurs propres intérêts.

L'accueil méprisant fait par le peuple basque à cette calomnie a montré clairement la vérité des paroles que j'ai entendues moi-même de la bouche du président du Parti Nationaliste M. Ziauriz : « Nous sommes assurés d'avoir tout le peuple avec nous. On nous accuse d'avoir imposé notre volonté en repoussant par la violence l'offensive des militaires insurgés, mais nous ne pouvions prendre

qu'une décision : celle qu'attendait et voulait notre peuple, lorsque, voyant se perpétrer l'agression, il accourut vers nous et, les bras levés, ne proféra qu'un cri : « Des armes ! ».

« Le peuple, craignant pour ses maisons, ses terres, ses traditions, toutes les institutions créées par nous, exigea de ses chefs une vigoureuse défense. Refuser, c'était trahir. »

⁂

Arana Goiri avait appris aux Basques un cri de guerre : « *La meta o la muerte !* » (Le but ou la mort).

Aujourd'hui, où cette lutte séculaire s'annonçait plus âpre que jamais, le moment décisif était arrivé de vaincre ou de mourir.

Le Parti nationaliste Basque lança le mot d'ordre : « *A nous la victoire !* ».

L'Espagne centraliste cria de son côté : « *A vous la mort !* »

Et la lutte terrible, acharnée, a inondé de sang la terre d'Euzkadi...

CHAPITRE V

LA ROUTE DOULOUREUSE

Dans un discours prononcé au début de décembre dernier, le gouverneur civil de Saint-Sébastien, M. José M. Arellano, s'écriait :

« *Haïssons chaque jour le nationalisme. Haïssons-le aujourd'hui, comme si demain il nous fallait mourir ; comme si nous n'avions plus d'autres heures pour le faire* (1) ».

Ces mots étaient des mots à effet, mais ils n'en exprimaient pas moins l'esprit de haine avec lequel la lutte avait été déchaînée contre le pays basque.

⁂

Ce fut le 22 juillet, troisième jour du soulèvement, que requetés et phalangistes lancèrent leurs premiers assauts, contre les Basques. Leur cri de guerre ne fut pas « *Vive la religion* » ni même : « *Vive l'Espagne* », qu'ils

(1) Diario vasco nº 625.

Universidad de Deusto
Biblioteca

ont fait retentir partout ailleurs. Ici, leur cri n'appelait pas la vie, mais la mort. « MUERA EUZKADI ! » (Périsse l'Euzkadi !).

La lutte venait de naître mortelle.

Du sang et des ruines

A partir de ce jour, ce fut la guerre fratricide la plus atroce qu'on ait vu dans tout le reste de l'Espagne : des combattants qui s'égorgent, s'entretuent dans une mêlée épouvantable ; l'incendie qui ravage et détruit villes et villages jusque dans leurs derniers fondements ; des femmes, des vieillards errant sur les routes, en un lamentable exode.

Partout du feu. Partout du sang. Partout des larmes.

La passion et la haine semblent conjurées pour ne pas laisser subsister pierre sur pierre dans tout le Pays.

Sur le front d'Elgueta j'assistai à un combat.

Après avoir suivi, depuis Bilbao, la route qui, au milieu de contrées montagneuses, traverse les villages de Dalgacano, Amorabieta, Durango et Elorrio, nous venions d'atteindre Elgueta, localité reliée au secteur d'Eibar, et formant alors les dernières positions de défense du peuple basque dans la province de Guipuzcoa.

Au moment même de notre arrivée, les forces de Franco, postées sur les hauteurs d'en face, venaient de déchaîner une violente offensive d'artillerie contre les positions où nous nous trouvions. Les obus lancés par les puissants canons ennemis commencèrent à siffler désespérément au-dessus de nos têtes, pour éclater avec un fracas épouvantable non loin de nous, soulevant des nuages de terre et de poussière. A certains moments, le feu semblait redoubler. Bientôt le tir devint d'une précision effrayante. Le danger se rapprochait. Un obus vint tomber à une vingtaine de mètres de nous ; nous eûmes juste le temps de nous jeter à terre pour éviter les éclats qui volaient de tous les côtés. Impassibles à leurs pièces, les braves artilleurs basques répondaient coup pour coup. Ce fut un épouvantable duel.

En même temps un feu incessant et aussi violent était dirigé sur le village d'Elgueta. Atteintes par les obus, les maisons s'effondraient l'une après l'autre, au milieu d'un indescriptible vacarme. Un milicien basque suivait, l'œil fixe, ce tragique spectacle. Soudain, se retournant vers moi, il me dit : « Est-il bombardement plus inutile que celui-ci ? ».

C'était vrai. Le village avait été évacué depuis longtemps. Il n'y avait là ni ligne de défense, ni défenseurs. Alors, pourquoi ce sauvage bombardement ?...

Universidad de Deusto
Biblioteca

Avec mille précautions nous abandonnons notre dangereuse position et nous filons dans la direction d'Eibar. A découvert sur la route, notre auto servit plusieurs fois de cible à l'ennemi. Quelques balles même vinrent crépiter contre elle. Le soir tombait quand nous arrivâmes à Eibar.

La ville entière offrit tout à coup à nos yeux un inoubliable tableau. Presque toutes les maisons n'étaient plus qu'un tas de ruines. La population avait été ici aussi évacuée depuis quelque temps. Seuls, les miliciens appartenant en majorité aux bataillons socialistes, circulaient en armes dans les rues. La situation topographique de la ville au fond de la vallée en avait fait le point de mire du feu de l'adversaire qui, retranché sur la montagne voisine, la dominait complètement. « Il ne se passe pas un jour sans que les fascistes ne nous bombardent copieusement » me dit le chef des miliciens en m'accompagnant à travers les décombres. Ils savent pourtant bien — ajouta-t-il — qu'ici il ne reste plus que l'arrière-garde et qu'il ne nous est pas possible de faire feu à notre tour. Ils savent bien aussi que les manufactures d'armes ne sont plus à Eibar. Quel peut bien être l'objectif militaire de ces destructions ?... »

Partout même spectacle et même question.

Et cependant, tout cela n'était que le commencement de la grande offensive.

Durango n'est plus qu'un nom

Depuis cette date, une autre attaque de grande envergure des forces franquistes a été déclenchée avec une fureur inouïe contre le pays basque. Les uns après les autres, villes et villages disparaissent sous le feu dévastateur.

Il n'y a pas longtemps, je me promenai tranquillement dans les belles rues de Durango, à la fois vivantes et paisibles. Hélas, un jour tragique s'est levé pour la malheureuse population. Bien que située à plus de 17 kilomètres du front, de gigantesques avions de bombardement sont apparus au-dessus de la ville et ont fait pleuvoir sur elle la désolation.

Voici le récit dramatique qu'en a fait une commission anglaise envoyée par des groupements religieux différents et qui put voir de ses yeux les victimes et les ruines toutes fumantes.

« C'était le 3 avril, lorsque 40 avions allemands apparurent au-dessus de Durango ; les femmes étaient à l'église ou au marché ; les

Universidad de Deusto
Biblioteca

hommes aux champs ou dans l'usine et les enfants couraient et jouaient dans les rues et sur les places. Soudain ce fut le bombardement aérien le plus violent auquel on ait assisté depuis le début de la guerre d'Espagne... Les bombes de cinquante et de cent kilos tombent d'abord sur l'église paroissiale de Santa Maria au moment même où l'abbé Morilla élève le Calice pour la Consécration. Une bombe éclate au pied de l'autel et on retrouva plus tard sous un amas de décombres le corps écrasé, broyé du prêtre, revêtu de ses ornements sacerdotaux, la main crispée tenant toujours le calice ».

« Au même moment une dizaine de bombes atteint le Collège des Jésuites. Les murs de la chapelle s'écroulent, écrasant le Père Villalbetia en train d'administrer la communion à de nombreux fidèles. Tous sont tués ainsi que l'enfant de chœur qui assistait l'officiant. Trois églises, des chapelles, de nombreuses maisons ouvrières détruites, tel fut le bilan du bombardement aérien allemand de ce matin-là. Ce ne fut pas tout. Dans l'après-midi du même jour eut lieu un nouveau raid d'avions allemands sur Durango. Cette fois les habitants de la ville cherchent leur salut dans une fuite désespérée vers la campagne. Trop tard. Les premières bombes s'abattent de l'essaim terrifiant des appareils de bombardement Junkers. »

« Elles tombent sur le couvent des Augustins et causent la mort de quinze religieuses dont on retrouva les cadavres horriblement mutilés. Cela ne suffit pas. Volant très bas, les avions hitlériens tirent à la mitrailleuse sur un groupe de religieuses qui couraient fuyant à travers le jardin du cloître. Grièvement blessées, un grand nombre de ces malheureuses femmes ont été évacuées à l'hôpital de Bilbao. Quant aux habitants de Durango qui, terrorisés par les événements du matin, avaient fui en rase campagne, ils n'ont pas pour cela échappé à la mitraille et aux grenades allemandes. Leurs exploits accomplis dans la ville, les avions s'acharnèrent à poursuivre et à mitrailler les femmes, les enfants, les vieillards... Leur sinistre besogne n'était pas encore terminée que, le surlendemain, 5 avril, une nouvelle escadrille d'avions allemands était signalée. Avant que quiconque ait eu le temps matériel de se mettre à l'abri, ils étaient sur Durango. L'église paroissiale fut cette fois entièrement réduite en miettes. Dans un couvent de la ville, de nombreux moines qui assistaient à la messe furent tués par les bombes, ainsi que l'abbé qui la célébrait ».

« Après trois bombardements aériens en trois jours, Durango n'est plus qu'un amas de ruines. On y a ramassé plus de trois cents

Universidad de Deusto
Biblioteca

morts et recueilli deux mille cinq cents blessés. La petite cité basque a disparu. Durango n'est plus qu'un nom. »

Guernica en flammes

Quelques jours plus tard, le monde entier consterné, apprenait que Guernica, la ville sainte des Basques, le berceau des libertés d'Euzkadi, avait eu un sort bien plus lamentable que celui de Durango.

Il avait suffi de quelques heures pour consommer ce crime barbare. Bien qu'éloignée de plus de 20 km. du front, Guernica a été entièrement anéantie par un bombardement affreux, exécuté avec des bombes explosives et incendiaires.

Je vois encore se refléter toute l'horreur de l'immense hécatombe de Guernica sur le visage d'un ami survivant de la catastrophe, tandis qu'il me contait, deux jours plus tard, les scènes effroyables dont il avait été le témoin. Son témoignage a une double valeur. Il connaît bien Guernica puisqu'il est Basque, et ses paroles ne peuvent pas mentir, puisqu'il est prêtre. C'est le jeune chanoine de Valladolid, M. Albert de Onaindia. Tout le long de son récit, l'indignation enflammait son regard:

« C'était, me dit-il, à la fin de l'après-midi du 26 avril. Je me dirigeai en auto jusqu'à Marquina pour y chercher ma mère et mes sœurs qui devaient abandonner la ville menacée d'un moment à l'autre de tomber entre les mains des franquistes. Le temps était magnifique, le ciel clair et serein. Il était près de cinq heures quand nous atteignîmes les premières maisons de Guernica qui nous offrit le spectacle de ses rues animées par le marché hebdomadaire. Soudain, le tocsin nous fit tressaillir. Les gens, abandonnant tout, commencèrent à fuir de tous côtés ; les uns vont s'abriter dans les refuges, les autres gagnent la montagne. Bientôt, un avion ennemi apparaît au-dessus de Guernica. « Ce n'est rien, me dit un paysan qui passait près de moi. C'est un « blanc » ; il va sans doute laisser tomber quelques bombes et il repartira, comme toujours ». La population basque a appris à distinguer les bi-moteurs « blancs », ainsi qu'elle les appelle, des tri-moteurs surnommés les « noirs ». L'avion blanc ne fit qu'effectuer un vol de reconnaissance et arrivé au-dessus du centre de la ville, il lâcha les trois premières bombes. Après lui, nous vîmes apparaître une escadrille de sept avions, suivie de six autres avions, à leur tour accompagnés de 5 autres, encore du type « Junker ». Une panique épouvantable s'empara alors de tous les habitants. »

Universidad de Deusto
Biblioteca

« J'abandonnai immédiatement l'auto sur la route et me réfugiai avec cinq miliciens dans un égout. L'eau recouvrait nos pieds. De là nous pûmes observer sans être vus tout ce qui se passait. Il était exactement cinq heures moins dix, quand les avions de Franco ouvrirent le feu, décrivant une ellipse tragique au-dessus de la ville, en jetant une quantité effroyable de bombes.

« Les avions de chasse s'attaquaient à la foule de femmes, d'enfants et de vieillards qui fuyaient, épouvantés, à la recherche de refuges. Ces avions ne volaient pas à plus de 200 mètres d'altitude. Dès que mes compagnons et moi, nous pûmes sortir de notre abri, nous courûmes jusqu'au bois, pour mieux nous y cacher et nous éloigner peu à peu du danger. Les avions nous aperçurent et commencèrent à nous poursuivre. L'épaisseur du feuillage des arbres nous dissimulait à leur vue. Comme ils ne savaient pas exactement où nous nous trouvions, ils mirent en action leurs mitrailleuses fauchant les branches, qui commencèrent à faire entendre des craquements sinistres. Les miliciens et moi, nous avançions en suivant attentivement les évolutions des avions, et tous nous allions ensemble, tournant autour des arbres, suivant que l'avion évoluait de tel ou tel côté. Cependant, les enfants, les femmes, et les vieillards, tombaient en tas, comme des mouches.

Partout des mares de sang. Seul au milieu d'un champ, un vieux paysan fut aperçu par un avion et tué tandis qu'il se sauvait. Durant plus d'une heure, les 18 avions de bombardement, à une altitude de quelques cents mètres, lancèrent bombes sur bombes sur les maisons de Guernica. Le bruit des explosions et l'écroulement des maisons était quelque chose d'inimaginable. Traçant toujours la même trajectoire tragique, les avions survolaient rue par rue. Les bombes pleuvaient par milliers. Plus tard nous pûmes constater que quelques-unes avaient ouvert d'immenses cratères de plus de 16 mètres de diamètre sur 8 de profondeur.

« Il était près de 7 heures. Tandis que des avions disparaissaient, d'autres prirent une plus grande hauteur et nous les vîmes bientôt laisser tomber des bombes incendiaires sur la cité martyre. Ce nouveau bombardement dura 35 minutes ; suffisamment pour que Guernica fût convertie en un immense brasier. Je compris alors toute l'horreur et la perfidie de ce nouvel acte de barbarie. Ne voulait-on pas, par cette dernière manœuvre, faire croire que les Basques avaient eux-mêmes incendié la ville ? Aussi, imaginez-vous mon indignation quand, le lendemain, à mon arrivée en France, je lus dans la presse qu'on appelle de droite, que les Basques étaient l'objet d'une

Universidad de Deusto
Biblioteca

aussi vile calomnie, et cela pour la raison que Mola, Queipo et Franco l'avaient dit. Oh ! les assassins et les calomniateurs ! » s'écria ici mon ami. Mais il se contint aussitôt.

« Pardonnez-moi ces paroles, ajouta-t-il d'un ton radouci, c'est la révolte d'un prêtre contre des hommes qui commettent ces crimes soi-disant pour la défense de la religion. »

Il poursuivit ensuite son récit :

« La destruction de Guernica dura exactement 2 heures 45 minutes. Quand le bombardement eut cessé, la population sortit de ses abris. Je ne vis personne pleurer. La stupeur était sur tous les visages. Personne ne dit une parole. Les yeux fixés sur Guernica, nous ne pouvions croire à ce spectacle d'horreur. Bientôt, aux premières ombres de la nuit, les lueurs de la ville incendiée montèrent jusqu'au ciel, teignant de sang les nuages et donnant aussi à nos visages une couleur sanglante. La vision était dantesque. La route était jonchée de cadavres. Parmi les blessés je vis un petit enfant, se débattant dans les suprêmes convulsions de la mort. A côté de lui, une femme, sa mère sans doute, avait été tuée sur le coup. On ne peut dire encore le nombre exact des victimes de cet épouvantable drame. Je crois pourtant qu'il n'est pas

inférieur à 2.000. Au moment de sa destruction, Guernica dont la population normale est de 7.000 habitants, en comptait ce jour-là, grâce aux réfugiés et au marché, plus de 12.000. »

« Sous cette terrible impression, je continuai néanmoins mon voyage. A mon retour, quand je repassai par Guernica c'était déjà minuit. L'immense brasier n'avait fait que prendre des proportions encore plus tragiques. Les flammes montaient de toutes parts, mêlées à une fumée noire qui allait se perdre dans les nuages. Dans le silence et dans la nuit, ce gigantesque foyer était bien le symbole de la haine et de la passion de ceux qui avaient juré de détruire Euzkadi. Le crime était consommé. Guernica, berceau de nos libertés, avait disparu.

« Mais confiance, Dieu ne laissera pas impuni un tel forfait ! »

Sur ces mots, mon ami termina le récit terrifiant de cette nuit historique.

Après lui, j'ai entendu le témoignage de quatre jeunes filles, infirmières à Guernica, qui ont assisté elles aussi à la destruction de leur ville. Ce sont Mlles Lucia et Maria Angeles, Atchabel et Guadalupe et Maria Isabel Urkiola. Elles étaient au chevet des blessés quand tombèrent les premières bombes. De

Universidad de Deusto
Biblioteca

ce qui se passa ensuite, elles n'ont qu'un souvenir : des cris d'épouvante, des maisons s'effondrant partout, des flammes montant de toutes parts, des cadavres et des cadavres. Elles ne savent que répéter : « Il n'y a pas de mots pour exprimer toute l'horreur d'une pareille chose ! ».

Mais voici le récit certainement le plus tragique qui ait été fait jusqu'à ce jour. Je l'entendis d'un témoin qui non seulement assista à la destruction de Guernica, mais encore y fut grièvement blessé. Les circonstances actuelles m'interdisent de citer son nom et celui de ses amis. Un jour viendra sans doute, où il pourra être publié sans crainte pour la défense de la vérité.

« Le 26 avril, me dit-il, je me trouvais à la caserne d'Amorabieta. L'après-midi, par ordre supérieur et pour m'occuper d'affaires de guerre, je me rendis à Guernica en compagnie de deux amis, habitants de Azpeitia.

Nous nous trouvions dans le train et passions aux environs de Zagastieta quand nous vîmes près de là 6 avions de chasse volant à très basse altitude et mitraillant les gens qui passaient sur la route. Ce fut un moment de panique indescriptible. Femmes et enfants — fous de terreur — descendaient du train. Le convoi s'arrêta. Les voyageurs se réfugièrent dans un bois de pins.

Je restai dans le wagon et contemplai le triste spectacle : les paysans qui travaillaient dans les champs, voyant ces avions menaçants, fuyaient, épouvantés, abandonnant instruments de travail et bétail. J'entendais les mugissements des vaches blessées par les balles. A cet instant, un camion de l'intendance passa, poursuivi par un avion de chasse volant au-dessus de lui et le mitraillant. Les occupants de la voiture sautèrent sur le sol, les uns s'étendirent dans le fossé, les autres se réfugièrent sous les arbres. Des cris de désespoir et d'angoisse déchiraient l'air.

Nous arrivâmes à Guernica après un second arrêt sous un tunnel, arrêt causé par une nouvelle attaque aérienne. C'était un lundi, la ville était très animée par le marché où venaient les habitants des villages voisins. Des centaines d'honnêtes fermiers accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, y mettaient une note sympathique et pittoresque. La vie coulait tranquille, le ciel était clair. On croyait vivre le classique Guernica des jours de foire.

Vers cinq heures et quart, je me trouvais au passage à niveau de Guernica-Bermeo quand je vis apparaître un avion de chasse bimoteur qui, à une dizaine de mètres d'altitude, commença à tourner autour de Guernica, tirant sur la population civile. Je me réfugiai sous un porche. Soudain, j'entendis l'éclatement

Universidad de Deusto
Biblioteca

d'une bombe et la maison d'en face s'écroula. Au bruit, je sortis dans la rue. Je vis que l'avion suivait la route de Lequeitio après avoir décrit une courbe autour de la ville. Je courus et, entendant derrière moi crépiter la mitrailleuse, j'entrai vivement dans une boulangerie. Un bruit épouvantable m'assourdit, un nuage de farine et de morceaux de sacs nous aveugla. Les femmes qui étaient réfugiées là criaient, pleuraient et priaient. J'abandonnai la boulangerie et, cherchant un endroit désert, je me couchai dans un champ, les bras sur un garde-fou. L'avion continuait le bombardement. Je comptai : un, deux, trois... jusqu'à douze, et, profitant des quelques minutes nécessaires à l'avion pour faire le tour, je quittai le parapet, fis 400 mètres de course folle et me jetai enfin dans un fossé plein d'eau. Immédiatement après, arrivaient jusqu'à moi des femmes, le visage bouleversé de terreur, affolées. Elles se jetèrent dans mes bras puis s'étendirent dans le fossé. Leurs voix étaient sèches, stridentes, elles hurlaient. J'arrachai la veste noire de l'une d'elles et l'en couvris afin de mieux dissimuler sa robe blanche et la rendre invisible aux aviateurs. Les uns près des autres, nous nous blotissions, nous tremblions, nous prions.

Alors que nous étions ainsi, je vis sur la route de Lequeitio, une triste caravane d'évacués : hommes et femmes, bœufs, charrettes.

L'avion les poursuivait, une bombe tomba sur eux, une charrette fut détruite, une vache déchiquetée et les gémissements de douleur des hommes, des femmes et des enfants retentirent tristement à nos oreilles. Enfin l'avion partit. Je sortis du fossé. J'étais très déprimé. Je me remis un peu et, plus calme, je cherchai mes compagnons. Je rencontrai l'un d'eux. Sur ma route, je vis les maisons détruites. Des hommes, des femmes et des enfants au paroxysme de la terreur, couraient de toutes parts en poussant des cris lamentables.

Nous arrivâmes tous deux à la gare, où nous trouvâmes notre ami, et, réunis là tous trois, nous décidâmes de gravir une colline. Il était tard. Sur nous, à très basse altitude, apparurent neuf trimoteurs et cinq bimoteurs. Deux hommes tombèrent. La gare s'effondra. Nous entrâmes alors dans un magasin, des femmes s'évanouissaient, nous les prîmes dans nos bras et les réconfortâmes, quoique nous fussions nous-mêmes profondément émus, et voyions par la porte sauter les rails et les wagons, mis en pièces par la mitraille, et entendions crépiter les salves de mitrailleuses. Gagnés par la terreur des gens presque fous d'épouvante, tous trois décidâmes de quitter ce magasin où nous risquions notre vie. En sortant, nous vîmes sur nous un essaim d'avions et, au milieu de l'épouvantable vacarme des bombes qui éclataient, un de mes

Universidad de Deusto
Biblioteca

compagnons et moi nous jetâmes sous un wagon, tandis que l'autre s'enfuyait. Un avion de chasse volant à ras du sol nous mitrailla et les aviateurs, croyant nous avoir tués, élevèrent leur appareil. En cet instant, entre les roues du wagon, j'aperçus le magasin qui s'écroulait, écrasant sous ses murs tous ceux qui s'y trouvaient. Terrifiés, nous sortîmes de notre abri improvisé. Mon compagnon m'invita à le suivre, mais j'optai pour une autre direction où, précisément, je devais être blessé. Tandis que je fuyais, je sentais mes nerfs se crisper. Un autre avion de chasse me poursuivant, je me couchai vivement dans une prairie. L'avion descendit encore. Le corps enfoncé dans la terre, j'élevai un peu la tête, je regardai, les yeux pleins d'épouvante, l'appareil qui passait sur moi. Sous les ailes, je lus distinctement : Junker. Dans la carlingue, se trouvaient deux hommes. Je vis quelque chose se détacher de l'avion et tomber soudain... puis un bruit atroce, une bombe éclatait tout près de moi. Je tremblai. Ma respiration s'arrêta. Je lançai un cri de douleur. Je me trouvai enseveli dans la terre, les pierres et la fumée. Je fis un effort désespéré et me levai. Une profonde angoisse m'agitait. J'étais blessé au bras. Par la terrible blessure, le sang coulait à flots, me descendait le long du corps, me brûlait. La chair était déchirée. L'avant-bras rattaché uniquement par les tendons était

enfoui dans la terre. Je m'accroupis, et, avec une sérénité dont jamais je ne me serais cru capable, mais que ces tragiques instants me donnaient, avec la main droite, je maintins d'abord mon bras blessé. J'étais rempli d'horreur. A travers mes vêtements, je sentais un ruisseau de feu, mon sang couler jusqu'à mes pieds. Fou de désespoir, je m'enfuis en criant et appelant à l'aide.

Les avions poursuivaient le bombardement. Je voyais des cadavres de femmes et d'enfants. Mes oreilles retentissaient des gémissements des moribonds.

Je n'oublierai jamais ce tableau tragique : une mère étreignait son enfant qui criait : « Ma petite Maman, je vais mourir ». Et la mère couvrait l'enfant de ses cheveux en désordre et courant, inconsciente, lui répondait : « N'aie pas peur, mon petit, nous mourrons tous les deux ». La pauvre femme avait à peine achevé de prononcer ces mots qu'un appareil volant au-dessus d'eux les mitrailla, fauchant d'un seul coup leurs deux vies.

Je continuais à crier et, oubliant ma douleur, j'essayais de secourir d'autres blessés. Mon impuissance m'était cruelle. Je parcourus quelques centaines de mètres toujours courant. Exténué, j'arrivai près d'une maisonnette. A mes cris, un douanier sortit. Je lui dis d'une voix éteinte : « Soutenez-moi, je vais tomber ! ». Le brave homme me serra

Universidad de Deusto
Biblioteca

affectueusement dans ses bras et me fit entrer dans la maison. Les avions bombardaient toujours, J'étais baigné de sang. Je m'assis sur une chaise. Les hommes et les femmes qui s'étaient réfugiés là m'entourèrent, me prodiguant des paroles de réconfort. Je demandai un lien pour garotter mon épaule. Personne n'en possédait. La terreur et les cris étouffaient ma voix. Je dis à un ami qui était près de moi : « Je perds beaucoup de sang, conduis-moi à l'hôpital ». » Je vais t'y conduire », me répondit-il. Un homme qui était là s'offrit comme volontaire, et, toujours assis sur la chaise, ils me sortirent tous deux de la maison.

L'éclatement des bombes assourdissait l'espace, des langues de feu couronnaient les maisons incendiées, les murs s'écroulaient. Etreints par l'angoisse, nous avancions lentement, contemplant, horrifiés, les avions qui, au-dessus de nous, lançaient leur mitraille. A quelques mètres de distance, nous aperçûmes une voiture. Nous courûmes vers elle et y montâmes. Un des hommes qui me portait se mit au volant et, traversant les rues, nous vîmes les édifices s'écrouler, les gens fuir, affolés. La chaleur produite par les incendies était suffocante.

Nous arrivâmes à l'hôpital. Un jeune homme de Azcoitia sortit à notre rencontre. Il me prit dans ses bras et me déposa dans l'hôpital, m'appuyant contre un mur. On put alors garrotter mon bras blessé. Le sang cessa de couler et se coagula sur mon corps. Les nerfs fatigués, le découragement m'envahit, je commençai à avoir froid. J'étais blessé depuis une demi-heure. Je pris congé de mes sauveteurs.

Un Père Jésuite s'approcha de moi et me dit : « Voulez-vous vous confesser ? ». « Oui, mon Père », lui répondis-je. Et, dans les bras l'un de l'autre, appuyés contre le mur, je fis ma confession. Confession sincère d'un homme qui se sent mourir. Cet acte religieux accompli, je donnai à mon confesseur mes pièces d'identité et lui dit : « Mon père est à Berméo. Portez-lui ceci. Qu'il le donne à ma famille en le remettant entre les mains de ma femme. Dites-lui que je me suis bien confessé et que je meurs avec le chagrin de ne pas le revoir. Que mes enfants soient élevés en bons chrétiens ». Le Père m'invita à prier. Je pouvais à peine parler. Je perdais la respiration. « Je prierai pour toi », me dit le Père Jésuite, et je commençai à prier dans mon cœur. De là, on me conduisit à un lit. Le Père Jésuite m'accompagna et, prenant congé de moi, me demanda : « Pardonnes-tu à celui qui t'a blessé ? ». « Oui, je lui pardonne », répondis-je. Ils me laissèrent étendu sur le lit.

A chaque instant, de nouveaux blessés arrivaient. Le sol de l'hôpital était couvert de sang et les malheureux qui traînaient là leurs corps meurtris glissaient et tombaient. Leurs

Universidad de Deusto
Biblioteca

vêtements restaient tachés de sang. L'aviation continuait le bombardement avec une intensité sans cesse croissante. Par le balcon, je voyais les avions et le bruit épouvantable des bombes qui éclataient, des maisons qui s'effondraient, résonnait à mes oreilles. Par instants, l'hôpital s'illuminait de tragiques lueurs bleues et jaunes et je percevais l'odeur de l'incendie. Je souffrais terriblement. Les quarante blessés de ma salle poussaient des gémissements de douleur. Je me souviens que je répétais : « Je leur pardonne, Seigneur ! ».

A côté de moi, un blessé agonisait. Sa sœur, en larmes, se tenait auprès de son lit. Le blessé se jetait dans ses bras et lui disait : « Fuis, ma sœur, fuis, console notre mère, sauve-toi ». Elle répétait : « Non, non, si nous devons mourir, nous mourrons ensemble ». Levant ensuite les bras, il criait : « C'est atroce. Sauve-nous, Sainte-Vierge, sauve-nous ! ». La jeune fille demeura au chevet de son frère pendant toute la durée du bombardement. Les blessés légers se cachaient sous les lits. Nous restâmes ainsi, tremblant et priant jusqu'à huit heures moins le quart, heure à laquelle ce criminel bombardement prit fin. Mais, un peu avant, une bombe tomba à proximité de l'hôpital. Le toit et les fenêtres s'effondrèrent, les vitres furent brisées, un hurlement général parcourut la salle, mais personne ne fut tué. A huit heures et demie, je fus conduit à l'Hôpital de Basurto, le bras brisé, saignant, souffrant d'atroces douleurs.

Je n'oublierai jamais le 26 avril 1937, le jour le plus cruel sans doute qu'ait connu Guernica et la Biscaye.

♣

La haine des militaires contre les Basques a revêtu, en cette occasion, une singulière fourberie et un pharisaïsme éhonté. Ce n'était pas assez de commettre le crime. En attendant les cris et les protestations indignées que leur lançait le monde entier, ils ont osé imputer aux Basques eux-mêmes un acte aussi barbare et sans précédent.

En face d'un tel crime et d'une telle perfidie, le président Aguirre ne pouvait manquer d'adresser au monde une protestation solennelle.

La voici :

« Devant l'audace inouïe des rebelles qui affirment que nous incendions nos villages, j'élève devant le monde entier ma protestation la plus énergique, la plus ardente ; j'en appelle au témoignage des nombreux journalistes et membres du corps consulaire qui ont vu avec terreur jusqu'à quel point en arrivent les instincts de destruction des mercenaires au service des fascistes espagnols.

Universidad de Deusto
Biblioteca

« Devant Dieu et devant l'Histoire qui doit tous nous juger, j'affirme que durant trois heures et demie les avions allemands bombardèrent avec un acharnement inconnu jusqu'ici la population civile sans défense de l'historique ville de Guernica, la réduisirent en cendres et poursuivirent à coups de mitrailleuse les femmes et les enfants qui ont péri en grand nombre, tandis qu'ils fuyaient, fous de terreur.

« Je demande au monde civilisé s'il peut permettre l'extermination d'un peuple qui a toujours considéré comme son plus grand titre de gloire la défense de sa liberté et de la sainte démocratie, que Guernica, par son arbre millénaire, a symbolisé à travers les siècles.

« Je veux croire que les nations viendront en aide à plus de deux cent mille enfants et femmes qui viennent se réfugier à Bilbao.

« Nous ne demandons rien pour les hommes, car notre ferme propos de défendre la liberté de notre peuple nous fera affronter les plus grands sacrifices, l'esprit serein et la conscience en paix. »

Cet appel a été entendu. Le monde bien renseigné connaît et flétrit maintenant les vrais coupables.

Mais voici qu'au nom tragique de Guernica, est venu s'ajouter toute une liste d'au-

tres villes et villages qui, comme Eibar, Ochandiano, Villarreal, Elgueta et tant d'autres ont été détruits presque totalement. La nuit même de l'incendie de Guernica, l'agence España communiquait à toute la presse ces paroles prononcées par Mola dans un discours :

« Nous raserons la Biscaye et son emplacement nu et désolé enlèvera à l'Angleterre l'envie de soutenir contre nous les bolcheviks basques. Il faut détruire la capitale d'un peuple perverti qui ose s'opposer à la cause irrésistible de l'idée nationale. »

Encore la persécution

L'esprit de haine et de destruction qui s'acharnait sur les choses devait forcément déchaîner aussi une persécution violente contre les personnes.

Cette persécution a commencé dès le premier jour du mouvement militaire.

Sur le territoire occupé par les militaires, toute personne suspecte d'être nationaliste fut, du seul fait de ses opinions, poursuivie sans pitié. A la suite de l'emprisonnement d'un millier de citoyens de Guipuzkoa, on vit plus de cent mille personnes fuir le pays. Le chiffre des nationalistes plus ou moins connus, fu-

Universidad de Deusto
Biblioteca

sillés par les militaires, est impressionnant, rien que pour la province de Guipuzkoa.

A Mondragon, où personne n'avait été fusillé pendant que le village était au pouvoir des Gouvernementaux, seulement durant le mois d'octobre 1936, ont été fusillés 37 hommes, 4 femmes, entre lesquelles une mère et sa fille de la ferme de Soroetxe et Mme de Roa âgée de 38 ans, bien qu'elle fut enceinte de 5 mois et mère de trois enfants. Trois prêtres ont été également exécutés.

Oyarzun, un des villages les plus religieux du Pays Basque, dont s'emparèrent les militaires le 27 juillet, aux cris de : « A mort Euzkadi, A mort le Parti Nationaliste Basque, Vive le Christ-Roi ! » a été des plus persécutés. Dès que les Requetés arrivèrent, ils se dirigèrent vers le Centre des Nationalistes Basques, le prirent d'assaut, détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent, jetèrent les livres par la fenêtre et allèrent ensuite à l'église pour chanter un Te Deum et un Salve... Bientôt, plusieurs centaines de personnes furent emprisonnées. Les exécutions commencèrent. Avant la prise de Bilbao, elles étaient au nombre de 110, parmi lesquelles plusieurs femmes. Au début, les exécutions avaient lieu au cimetière, puis ce fut sur la route d'Artikuza.

Dès qu'ils s'emparaient d'une localité, les militaires ordonnaient immédiatement à toute la population de se rassembler. Aux familles

qui avaient un des leurs luttant dans les milices basques, ils accordaient un délai de huit jours pour le rappeler. Refusaient-elles, on leur laissait le choix entre passer dans le camp ennemi ou être évacuées dans une autre province espagnole. La plupart préféraient aller rejoindre les leurs et ne pas abandonner le Pays Basque. En ce cas, sans aucun égard pour la condition de ces personnes, toujours des vieillards, des femmes et des enfants, on leur a fait traverser la ligne de feu, par-dessus fils de fer barbelés et tranchées ou péril bien souvent d'être mitraillées.

Les femmes qui avaient manifesté publiquement leur sympathie pour le nationalisme basque, furent l'objet de moqueries et de sarcasmes de la part des requètes et des phalangistes. En général on leur rasa entièrement les cheveux, en ne leur laissant qu'une petite mèche au bout de laquelle on attacha un ruban aux couleurs nationales. On les obligea ainsi à parcourir les rues sous les quolibets incessants de la populace.

J'ai eu connaissance d'une lettre interceptée avant d'arriver à destination. Elle était datée du 17 octobre dernier et signée par un Père Jésuite de Tudela dont je préfère taire le nom. Ce religieux y racontait son récent voyage à Vitoria et parlait avec enthousiasme du mouvement de Franco. Entre autres choses,

Universidad de Deusto
Biblioteca

il écrivait textuellement : « L'un des châtiments qu'ils infligent aux femmes, jeunes et vieilles, est de leur couper ras les cheveux, en ne laissant qu'une touffe qu'ils garnissent d'une faveur aux couleurs nationales. Le dimanche, ils les conduisent ainsi ensemble à la messe, encadrées de phalangistes et de réquètés. Le premier dimanche que je passai à Vitoria, je les vis défiler ainsi dans les rues de la ville. L'une d'elles portait un grand drapeau espagnol et toutes criaient à la fois : « Vive l'Espagne !... A bas la Russie ! ». C'était en même temps grotesque et répugnant. »

En date du 16 avril 1937, le gouverneur militaire de Saint-Sébastien, Alfonso Velarde, publiait un communiqué dans lequel était prescrit l'usage de la langue espagnole sur tout le territoire de son commandement. Le journal « *El Diaro Vasco* », à la même date, faisait suivre la publication de cette note du commentaire suivant :

« Ce communiqué de monsieur le Gouverneur militaire doit être bien accueilli, non seulement en raison de l'obéissance due à l'autorité, mais aussi de la nécessité d'en finir avec l'apparence même de tout ce qui peut, en Espagne, nous désunir.

« Les dialectes ou idiomes régionaux ont été une arme terrible aux mains des séparatistes

et qu'ils ont plongée dans le cœur de l'Espagne.

« Maintenant, au milieu du bruit de la guerre, il est nécesaire de pratiquer une conduite opposée. Le castillan est le lien d'union entre tous les peuples de notre patrie. Son usage est donc une arme contre l'ennemi. Ne pas l'employer en toutes circonstances est une marque de tiédeur patriotique.

« Dans nos rues et avenues, on assistait à certaines fanfaronnades idiomatiques qui tout au moins révèlent qu'on frise de près le séparatisme. Les patriotes s'indignaient et protestaient contre pareille inconvenance.

« Monsieur le Gouverneur a donné la réplique à ces polyglottes peu avisés. Nous l'en félicitons et nous nous en félicitons nous-mêmes.

« Les gens en question bien intentionnés le comprendront ainsi. Ceux qui faisaient parade de régionalisme avec mauvaise intention, se le tiendront pour dit, parce qu'il ne manquera pas de patriotes prêts à seconder, à cet effet, notre digne autorité militaire. »

Sous des prétextes futiles, ces scènes de persécution se renouvellent chaque jour. Ce ne sont là que des vexations, mais combien sensibles pour l'âme du peuple basque.

Universidad de Deusto Biblioteca

⁂

Bien avant le soulèvement, en plein Parlement espagnol, le député catholique Sr. José Calvo Sotelo n'hésita pas à déclarer : « Je préfère une Espagne rouge à une Espagne séparatiste ».

Si, le 19 juillet, on avait cru arrivé le moment de s'insurger contre l'Espagne rouge, faut-il s'étonner que les insurgés aient dirigé leurs attaques les plus violentes contre « le séparatisme » du peuple basque ?

CHAPITRE VI

DEBOUT, FACE A LA MORT !

Un soir de janvier, une bataille acharnée s'était engagée pour la prise du coteau de St Pedro, sur le front d'Orduna. En tête d'une compagnie de « *Gudaris* » (miliciens basques) marchait le capitaine Prieto, homme vaillant et intrépide, à peine âgé de 30 ans. Le combat était meurtrier et indécis. La pluie de feu incessante. Fusils et mitrailleuses crépitaient sans arrêt. Le canon grondait menaçant. Au milieu de ce fracas, l'ordre fut donné de monter à l'attaque de la position ennemie. Le capitaine s'élance le premier. La lutte corps à corps est féroce. Devant l'impétuosité des miliciens basques, l'ennemi se replie et bat en retraite. Le drapeau à la double croix des basques flotte victorieux au sommet du terrain conquis. Mais, hélas, près de là, le capitaine Prieto gît, mortellement blessé. La vie le quitte peu à peu. Ses yeux brillent pourtant d'une joie singulière. Il fait signe à l'aumônier du bataillon de s'approcher de lui. Le prêtre, l'abbé Aquilino de Ayendi, accourt

aussitôt et se penche sur lui. Le blessé fait un effort suprême et l'embrasse fortement, tandis que ses lèvres moribondes murmurent : « Je suis heureux de mourir en chrétien et pour la défense d'Euzkadi. Dites-le à tous ».

Combien de « gudaris » ont succombé ainsi!

⁂

« En nos cœurs, il n'y a pas de haine, s'écriait M. Aguirre dans un de ses discours. Il n'y a que l'amour : l'amour pour notre patrie, pour ce qui est nôtre, pour la vie de notre peuple ».

Dans chaque région d'Espagne, la guerre a revêtu un caractère spécial. A Valence, à Madrid, on n'a parlé que d'écraser les « fascistes ». A Burgos, on n'a songé qu'a exterminer les « rouges » Des deux côtés c'est la haine de partis. Au pays basque, on ne veut que défendre la liberté d'Euzkadi. C'est l'amour de la patrie.

C'est pourquoi, ici, bien plus qu'en toute autre région de l'Espagne, se montrent l'héroïsme, la valeur et la loyauté des combattants.

Sur tous les fronts que j'ai parcourus en pays basque, j'ai admiré cette jeunesse qui

marche au combat avec une foi et une espérance que rien n'éteint. Bien souvent, ils savent qu'ils vont mourir, mais la mort les attire, car c'est pour le triomphe d'Euzkadi. Combien de fois j'ai entendu dire : « Nous sommes toujours debout face à la mort pour notre patrie. »

⁂

Sur le front d'Otchandiano, la 2e Compagnie du bataillon de Loyola « Lartaun », perd son capitaine au moment le plus critique et le plus décisif de l'engagement. Au milieu d'un feu très intense, un jeune lieutenant de 23 ans, Jesus Basaldua, s'élance en criant : « En avant fusiliers de Loyola ! ». Il tombe. Mais ses hommes, électrisés, bondissent sur l'ennemi. La victoire est à eux.

Dans une autre rencontre, au mont Gorbio, les phalangistes firent prisonniers les jeunes Basques Elguizabal et Kortabania, du Parti nationaliste, et Estabillo, militant socialiste.

Ils furent condamnés à mort, quoi qu'ils fussent uniquement des prisonniers de guerre. Kortabaria et Elgezabal, apprenant la sentence, veulent dire adieu aux autorités du Parti Nationaliste. Dans l'impossibilité de réaliser leur désir, ils écrivent cette belle lettre d'une sublime simplicité :

« Gazteiz, le 13 août 1936, à 8 heures et demie du soir.

« Monsieur le Président du B.B.B., Distinguées autorités en Jel (1) Agur,

« Nous soussignés, quelques heures avant d'être exécutés, nous venons à vous comme étant les seules autorités que nous reconnaissions, pour vous communiquer que notre tâche en Jel touche à sa fin en ce monde. Mais, nous vous faisons savoir que, du ciel, nous veillerons sur notre cause. Nous espérons rencontrer là-haut notre Maître Sabin et, tous ensemble, nous intercéderons pour le salut de notre Patrie.

« Nous encourageons tous les patriotes à continuer inébranlables dans le chemin entrepris pour la liberté.

« Vos Kortabaria 'Tar Joseba et Elgezabal 'Tar Esteban ».

Le lendemain matin, on les conduisit tous les trois au poteau d'exécution. Elguizabal avait obtenu, en joignant ses prières à celles de Kortabaria, que leur compagnon socialiste se confessât. Immédiatement après, en face du peloton d'exécution, tous les trois s'embrassèrent aux cris de : « *Gora Euzkadi Askatuta !* »

(1) Formule basque de salutation ; Le monogramme de la devise basque « Jaun-Goikua eta lagizarra ». Dieu et les lois anciennes.

(Vive Euzkadi libre). A ce moment même, une décharge meutrière les coucha à terre pour toujours.

En apprenant la mort de son fils, le père d'Elguizabal ne sut tirer du fond de son cœur de patriote et de chrétien que ces belles paroles : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a repris ». Et il se consola à la pensée d'avoir sacrifié un fils pour la patrie.

J'ai encore sous les yeux les traits rudes et tendres à la fois d'un paysan d'Elgueta, que je rencontrai un jour, sur la place même du village, au moment d'un bombardement violent. Je me rappelle l'émotion intense que j'éprouvai en écoutant cet homme me raconter, imperturbable, sans contracter un seul muscle de sa face ravagée par les ans, comment il avait eu l'honneur d'avoir deux fils morts pour la patrie. « Je n'en ai plus qu'un seul, me disait-il, il n'a que 17 ans, mais il faut voir avec quel enthousiasme le brave enfant est allé remplacer ses deux frères dans la tranchée. Moi aussi, j'ai demandé un fusil, ils me l'ont refusé. Pourquoi donc ne me laisse-t-on pas défendre la patrie ? ». Il se tut. Le canon seul continua de gronder.

J'ai visité l'hôpital d'Areatza, installé à peu de distance du front d'Ubidea. C'était une

Universidad de Deusto
Biblioteca

vieille construction dont les vastes salles ont été aménagées pour ce nouvel usage. Partout des lits alignés les uns à côté des autres. Ils étaient tous occupés par des blessés de guerre. Il suffit de traverser une seule de ces salles pour revivre la poignante tragédie de la lutte qui se déroule sur la terre d'Euzkadi. Il y a là une jeunesse qui, pleine de vie et d'espérance, s'est vue soudain frappée et hachée par la mitraille. A ce spectacle, une question vous vient immédiatement sur les lèvres : « Pourquoi cette jeunesse doit-elle payer de sa chair meurtrie les passions politiques déchaînées? »

J'ai conversé avec eux, et leurs paroles m'ont laissé stupéfait. Ces jeunes gens ne cessent de vibrer d'un indicible enthousiasme. Leurs corps sont là, mutilés, sanglants dans une salle d'hôpital, mais leur esprit est toujours dans les tranchées. Ils n'ont qu'un désir impatient : voir se fermer leurs blessures, non pour se retirer chez eux et s'y reposer, mais pour retourner au combat avec plus d'ardeur que jamais.

Je m'approchai de l'un d'eux qui, étendu sur sa couche, souriait avec la placide candeur de ses vingt ans. C'était un fervent militant des milices basques. Il le disait avec un noble et légitime orgueil. Un éclat d'obus lui avait arraché deux doigts de la main

droite. Je cherchai à le consoler. « Ne me plaignez pas, me dit-il, je suis bien content d'offrir ce petit sacrifice ; c'est pour la cause, pour l'idéal ; et c'est encore bien peu. Je ne souhaite plus qu'une seule chose : repartir au front et mourir pour la liberté de notre patrie. Oui, cela, et rien de plus ! » Et son regard était plein de lumière et d'espérance.

A côté de lui, se trouvait un autre hospitalisé, affilié au Parti nationaliste basque. Il portait plusieurs blessures profondes au bras. Son visage reflétait aussi une belle jeunesse Tout en lui était vie et sentiment. « Moi, dit-il à son tour, en se soulevant, je fais toujours la même recommandation aux journalistes. Je les prie de faire savoir au monde entier qu'ici on lutte uniquement pour la défense de la justice et de la vérité, exprimées en la liberté d'Euzkadi, et que pour son triomphe nous sommes tous prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang ». Et s'adressant à tous ceux de la salle, il demanda : « N'est-ce pas vrai, mes amis ? ». Un « oui » spontané et émouvant s'échappa de toutes les poitrines.

Les sœurs et infirmières qui les soignaient ne purent s'empêcher d'ajouter : « Si nous pouvions vous raconter tous les actes d'héroïsme dont ces jeunes gens nous ont rendues les témoins, vous en seriez émerveillé ».

Universidad de Deusto
Biblioteca

*
**

Aujourd'hui, tout milicien basque ne voit dans la mort qu'un sacrifice de la vie pour sauver son pays. Ce sacrifice, il l'accomplit joyeux. La haine se brise impuissante, contre une telle volonté.

Je me représente le peuple basque sous les traits de ce prêtre arrêté par les militaires qui, tiré de la prison de Saint-Sébastien, s'en va souriant et d'un pas ferme au supplice le matin même de la fête du Christ-Roi. Devant les fusils des requêtes et des phalangistes braqués sur lui, le prêtre étend les bras en croix et les yeux levés au ciel, entonne le *Te Deum*.

Car le martyre est une grâce, une grande grâce.

Sanguis martyrum semen. En tout temps et pour toutes les causes.

Le peuple basque l'a compris.

COMPAÑIA DE JESUS
BIBLIOTECA
MANTA ECUADOR

A DURANGO

DES CADAVRES... DES CADAVRES

Universidad de Deusto
Biblioteca

LES RUINES DE GUERNICA

CHAPITRE VII

AVEC LE PRESIDENT DU GOUVERNEMENT BASQUE M. AGUIRRE

Le 7 octobre 1936, fut un jour d'immense allégresse pour le peuple basque. Dès le début de l'après-midi, une grande foule se dirigea vers la vieille cité de Guernica, berceau d'Euzkadi, et commença à s'amasser autour de l'historique « Casa de Juntas ». Dans son enceinte se trouvèrent bientôt réunis les représentants de toutes les communes du pays basque.

Au milieu de cette fourmilière humaine parut bientôt sous le chêne symbolique des libertés basques, entouré de tous les chefs nationalistes, un homme de petite taille, d'allure énergique, visage franc, cœur ouvert. Ses traits accusaient l'émotion qui étreignait toute son âme en cette heure historique. Dans le silence religieux de cette multitude émue, sa voix s'éleva, et tourné vers le Crucifix, la main sur la Bible, il prononça les paroles de l'antique serment :

« Incliné devant Dieu, debout sur la terre basque, et sous le chêne de Guernica, en invoquant la mémoire des aïeux, je jure de remplir mon mandat avec une entière fidélité ».

Cet homme était José Antonio Aguirre, que le peuple basque venait de proclamer son président.

Ce jour était celui de la libération nationale d'Euzkadi qui, après un siècle, recouvrait son autonomie perdue.

⁂

A la séance tenue par le Parlement espagnol le 1er octobre, l'autonomie venait d'être accordée par acclamation au Pays basque pour l'accomplissement d'une promesse.

L'acte de Guernica était la consécration de cette autonomie d'Euzkadi, en même temps que l'acte de reconnaissance de la valeur d'un homme qui, par sa ténacité, son prestige, avait mérité que le peuple basque l'investît de la plus haute magistrature du pays.

A partir de cette date, le nom d'Aguirre sera, dans l'histoire, inséparable de celui d'Euzkadi.

Au palais de la Présidence

Dans le vieil hôtel Carlton, j'ai rendu visite à cet homme et me suis longuement entretenu avec lui.

Tout son être reflétait l'esprit de loyauté, de sincérité et de noblesse raciale du peuple basque. Dans ses yeux je lus l'optimisme de l'homme qui a la foi. Sa parole ardente, convaincante, sait gagner promptement les cœurs et conquérir les volontés.

Sur sa table un simple crucifix de plâtre, touchant dans sa simplicité, semblait tourner ses regards sur lui, comme autrefois dans la pénombre de la prison, ce même crucifix avait regardé son maître Arana Goiri de qui il l'avait reçu en héritage.

M. Aguirre est un fervent catholique, un catholique avant tout.

Le jour même où le Parti nationaliste basque l'élut président, sa foi intensément vécue le conduisit à la basilique de Begona, pour y prononcer au pied de l'image de la patronne de Biscaye ce serment qu'écoutèrent avec émotion toutes les autorités du Parti :

« Je jure, devant la Sainte Hostie, fidélité à la foi catholique, Apostolique et Romaine. Je jure fidélité à ma patrie Euzkadi, et à son service je consacre ma vie dont disposeront, seules au moment et dans les circonstances qu'elles fixeront, les autorités légitimes du Parti nationaliste basque. Je le jure de toute

Universidad de Deusto
Biblioteca

mon âme devant Dieu et devant l'Hostie Sacrée. »

Il assiste chaque jour à la Sainte Messe. Il a toujours affirmé publiquement sa foi et a protesté énergiquement en plein Parlement « rouge » contre tous les crimes, les incendies d'églises, les assassinats commis par la foule déchaînée.

Démocrate chrétien, bien avant d'être élevé à la présidence d'Euzkadi, il a grandement travaillé à la réalisation de toutes les directives sociales de l'Eglise en Pays basque. Il a été le premier à introduire dans ses propres fabriques le salaire familial et la participation des ouvriers aux bénéfices de l'entreprise.

Patriote fervent, il a lutté sans cesse depuis l'âge de vingt ans pour l'obtention de l'autonomie de son Pays. Il a donné de telles preuves de caractère, de volonté indomptable, de capacité étonnante de travail et de fin instinct politique qu'il a toujours conquis le respect, et la sympathie de ses adversaires eux-mêmes. C'est à lui qu'on doit, en grande partie, le statut basque. Le peuple tout entier l'a reconnu et lui a rendu justice en le nommant Président du premier gouvernement autonome d'Euzkadi.

« Soyez sans crainte »

— N'est-ce pas, Monsieur le Président, lui dis-je, qu'elle est bien cruelle, la lutte engagée sur le sol basque ?

— Oui, assurément ; mais soyez sans crainte, notre peuple sortira vainqueur d'une si dure épreuve. L'âme du peuple survit à toutes les catastrophes.

Et le président se met à déplorer la guerre tragique qui ensanglante la terre de sa patrie, et dans laquelle, contre toute sa volonté, a été entraîné le peuple basque. Son cœur se serre à la pensée de tant de vies moissonnées à la fleur de l'âge, de tant de sang versé, de tant de ruines accumulées. Mais il ajoute : « S'il était possible de recourir à un plébiscite, pour demander aux habitants d'Euzkadi d'affirmer leur volonté d'autonomie, le résultat, n'en doutez pas, serait écrasant pour les militaires envahisseurs de notre sol. »

« C'est ici, poursuit-il, l'erreur des militaires. Ils ont cru qu'une dure persécution qui touche presque à la barbarie, pourrait mâter l'esprit de notre peuple. Qu'ils sachent bien que, même si un jour une force brutale pouvait arriver à s'emparer complètement d'Euzkadi, son occupation n'équivaudrait jamais à une domination, ni sa conquête à une conversion de notre pays. Un jour qui ne saurait tarder, ils seront chassés du territoire envahi. »

Universidad de Deusto
Biblioteca

Je voulus rappeler à Son Excellence, les continuelles protestations de certains milieux catholiques concernant la position des nationalistes basques en face du mouvement qui, assure-t-on, vise la défense de la religion contre le communisme.

— Que répondre aux catholiques qui prétendent que le Peuple Basque, en luttant contre les militaires, s'est trompé lamentablement ?

M. Aguirre me répondit textuellement ceci :

« Dire que le Peuple Basque s'est lamentablement trompé en luttant contre les militaires, c'est complètement ignorer les faits.

Si le Peuple Basque était totalement matérialiste, s'il ne voyait que l'aspect économique des choses, cette opinion serait peut-être justifiée, quoique seulement en partie. Mais, lorsqu'un peuple possède un patrimoine spirituel qui vaut toutes les richesses économiques, lorsqu'il a une âme propre et des caractéristiques qui le distinguent en tant que peuple, et qu'il a le devoir de défendre, pour prendre position devant les faits, il convient de s'arrêter et d'examiner le problème qui le préoccupe.

Euzkadi vivait en paix. On vint troubler cette paix. Il poursuivait une liberté à laquelle il avait droit de par la force de ses caractéristiques nationales. Si les militaires, considérant

ces circonstances, à savoir que le Peuple Basque, par sa race, par son idiome, par son Histoire, constitue un être particulier auquel la liberté est indispensable pour vivre, lui avaient offert l'autonomie politique en respect de toutes ces choses, et qu'il ait refusé ces suggestions, on pourrait alors juger que les Basques se sont trompés.

Il n'y eût rien de cela. Le fait qu'il existe des catholiques affirmant notre erreur dans un cas si clair pour une conscience chrétienne est sans aucun doute un contre-sens.

Les militaires dominèrent la Navarre sans rencontrer de résistance. La surprise fut foudroyante. personne ne put réagir. Pourtant, là où il n'y eut pas de lutte, des crimes furent commis, crimes qui remplissent d'horreur tout honnête homme.

Des nationalistes basques ont succombé aux côtés de républicains et de socialistes plus ou moins croyants, car tous les Basques naissent et meurent chrétiens, quoique certains, mais en minorité, vivent dans l'indifférence.

Ces crimes ont été commis simplement parce que les victimes ne pensaient pas comme les militaires soulevés. Si telle était la conduite observée vis-à-vis de pacifiques citoyens, quoi d'étonnant que le Peuple Basque se défendit contre une semblable agression ?

Universidad de Deusto
Biblioteca

Mieux encore. On nous a enseigné que le respect du pouvoir constitué est une doctrine classique.

Que des voix catholiques s'élèvent pour dire que les Basques en refusant de se ranger aux côtés de ceux qui enfreignent des principes traditionnels consacrés par la discipline catholique, aient fait une erreur, nous paraît quelque peu choquant !

De plus, il existait une doctrine, celle du respect des valeurs de droit naturel, parmi lesquelles toutes celles qui constituent les caractéristiques essentielles des peuples. Le peuple basque, comme il a été dit plus haut, possède une physionomie particulière, il constitue une nationalité. La doctrine de respect aux valeurs naturelles des peuples est également une doctrine chrétienne. L'Eglise ordonne, dans ses lois canoniques, qu'on prêche dans la propre langue des fidèles. Vous savez bien que, depuis la domination de notre territoire par les rebelles, il est interdit d'écrire en Euzkera, notre langue nationale. Vous savez aussi que des décrets spéciaux ont été publiés par les autorités militaires de Saint-Sébastien contre l'usage de notre idiome.

Prétendre après cela que nous nous sommes trompés en nous défendant énergiquement contre ceux qui venaient nous ravir la vie est vraiment une opinion bizarre.

Je vous répète l'idée primitive : si les choses s'étudiaient seulement du point de vue économique et abstraction faite de ce qui a beaucoup plus de valeur, c'est-à-dire de l'esprit, il se pourrait que ce qui convienne le mieux soit une dictature sévère. La volonté d'un homme régnant seule, les affaires prospéreraient, bien qu'avec ce système le peuple fût violemment opprimé et que ses manifestations spirituelles, légitimes, qui sont l'œuvre de Dieu et que les hommes ont le droit de développer pour accomplir leur destin individuel et collectif, ne puissent avoir aucune expression extérieure.

Comme vous le comprendrez, nous sommes des hommes et nous sommes des chrétiens. Il sera difficile de nous convaincre que notre position n'est pas la plus juste et la plus en harmonie avec les directives éternelles qui nous sont dictées en ces cas. Naturellement, j'attends la réponse : Il s'agit, paraît-il, d'une lutte entre le Christ et Lénine. Je vous assure que les personnes sérieuses ne pensent pas ainsi. Il m'est impossible de croire et à vous aussi, j'en suis certain, qu'au nom du Christ, il faille lever toute une armée contre la Loi et le Pouvoir existant, qu'il faille assassiner comme on a assassiné, qu'il faille faire débarquer des soldats maures sur notre sol (je ne puis imaginer jusqu'où peut arriver leur enthousiasme chrétien). Et, finalement, qu'il

Universidad de Deusto
Biblioteca

faille amener des Allemands et des Italiens dont la formation chrétienne, je le crois, ne peut se comparer à celle des « requetés » de Navarre abusés et armés par les militaires. Plus tard, ces appréciations auront plus de force. Les personnes sensées qui crurent, au début, que le soulèvement amènerait la paix, se convaincront qu'il n'amènera que la ruine, la désolation et l'anéantissement de tous. Ces âmes chrétiennes et sincères, persuadées qu'avec la rébellion on pourrait établir le règne d'une société chrétienne acquerront d'abord la certitude que ces idées sont erronées, la guerre fratricide ne pouvant amener comme conséquences que haines et rancunes, que ce procédé n'est pas chrétien, qu'il n'est pas le meilleur pour jeter dans le monde les bases de la société si ardemment souhaitée.

Jésus-Christ répondit un jour à ses apôtres qu'il avait des légions d'anges à sa disposition s'il désirait employer la force, mais que son règne n'était pas de ce monde.

Vouloir employer la force contre le peuple est la contradiction la plus flagrante de ces doctrines. L'attaque d'un peuple sans défense comme le nôtre est en contradiction formelle avec les doctrines chrétiennes.

Le fait de nous être défendus est-il une erreur ?

L'assurer serait une injustice évidente ».

— Quels sont les faits qui ont motivé l'attaque des militaires contre les Basques ?

« Il est incontestable que l'attaque des militaires contre les Basques a été motivée uniquement par les désirs de liberté du peuple basque qui, en ces mêmes instants, réclamait son autonomie, reconnue et admise dans le texte constitutionnel de la République.

Euzkadi avait fait agréer triomphalement son plébiciste d'autonomie, une des conditions exigées par le texte légal. Cette autonomie était acceptée par la commission parlementaire qui étudia les différents articles à la Chambre. Au moment où elle allait être présentée à l'approbation du Parlement Général, le soulèvement éclata. Néanmoins, le texte d'autonomie fut accepté à la première réunion des Chambres, le 1er octobre 1936.

Sans aucun doute, nous sommes un exemple de bon gouvernement.

Durant ces cinq dernières années, l'ennemie la plus acharnée de nos désirs d'autonomie fut assurément la droite espagnole. Triste contradiction ! le peuple basque étant catholique, ce sont les catholiques espagnols qui ont le plus combattu ses vœux de liberté. Dans ce problème, il n'y eut jamais de tolérance de leur part.

Universidad de Deusto
Biblioteca

Je ne connais pas d'autre motif, et probablement personne ne peut en invoquer d'autres, l'agression fut logiquement antérieure à notre défense.

On ne peut même pas dire que nous formulâmes de justes revendications. Nous fûmes attaqués, comme on sait.

Voici donc exposés les motifs de l'attaque des militaires contre les Basques. Le cas universel des personnalités nationales qui, en de nombreuses occasions, ont réclamé leur liberté aux gouvernements qui les dominaient, se répète. Notre cas est cependant dissemblable. Certains peuples se sont soulevés pour présenter leurs revendications, les Basques ont suivi le chemin légal, admis par la propre Constitution de la République. Vous comprendrez donc que l'autonomie que nous exerçons aujourd'hui, a été approuvée par les Chambres. Ce n'est pas l'aspiration suprême des Basques mais je veux vous faire remarquer combien sont insensées les raisons invoquées par nos adversaires et déraisonnable leur propagande. Quand un peuple se voit injustement attaqué, ses enfants s'unissent pour défendre ce qu'ils considèrent comme leur patrimoine commun, ainsi nous, les Basques, nous nous sommes unis. Le programme des rebelles, programme d'extermination de tout ce qui est spécifiquement basque nous touchait tous.

Par ce que je vous ai répondu précédemment et par ces nouvelles appréciations, vous comprendrez que le succès n'accompagne pas nos ennemis quand ils nous diffament et nous calomnient.

Les catholiques, quelquefois nos adversaires politiques, ne doivent pas oublier que, s'il existe une ligne de conduite conforme aux doctrines chrétiennes, c'est la nôtre. Sur notre territoire, les églises n'ont pas été brûlées, les prêtres n'ont pas été persécutés. Leur vie était sauvegardée par le respect populaire et par l'autorité de notre Gouvernement. Vous-même pouvez en témoigner.

Vous vous rendrez compte des motifs qu'ont eu les militaires pour nous attaquer ».

Quelle est la tâche réalisée par le Gouvernement Basque en Euzkadi depuis l'autonomie ?

« La tâche du Gouvernement basque a consisté, comme vous voyez, à préparer le pays à se défendre contre l'agression dont il a été l'objet. Nous avons imposé l'ordre, vous en êtes témoin. Nous avons approvisionné notre peuple quoique nous soyons isolés, n'ayant d'autre communication que la mer.

Sans doute, avez-vous observé le respect, la bonne tenue des gens dans la rue. Grâce à la coopération enthousiaste du peuple et du Gouvernement, nous avons créé un esprit de guerre. Le chômage n'existe pas chez nous.

Universidad de Deusto
Biblioteca

Nous avons fondé l'Université autonome du Pays dont la réalisation était, comme vous le savez, l'ardent désir des Basques et ne leur fut jamais accordée. Enfin, l'autonomie vint nous en donner les moyens.

Avez-vous remarqué chez le peuple, même en ces tragiques instants, cette satisfaction de se sentir mené par un Gouvernement qui est le reflet de sa volonté souveraine et authentique ? Depuis cent ans que la liberté leur était ravie, les Basques n'avaient pu réaliser ce souhait.

Quelle tristesse pour un peuple d'être gouverné par des gens qui ne comprennent pas et ne sentent pas ses besoins. En un mot, notre politique de Gouvernement est une étude profonde des nécessités du peuple et de leurs réalisations, grâce à des dispositions rapides et énergiques dont l'accomplissement soit efficace.

L'armée est notre grande préoccupation. Nous lui devons les plus grandes attentions puisque, grâce à elle, nous défendons notre territoire et notre liberté ».

Quelle est la véritable situation de l'Eglise au Pays Basque ?

« La situation de l'Eglise en Euzkadi, vous la voyez vous-même. Les pratiques du culte ont été maintenues, interrompues seulement par les visites de l'aviation allemande et italienne au service des rebelles. D'ailleurs, à part quelques monastères dont l'utilisation a été nécessitée par les besoins de la guerre, tous les autres édifices religieux ont conservé la vie qu'ils avaient en temps normal. Le respect le plus grand accompagne les religieux, les religieuses et les prêtres basques. Ils ont su maintenir une ligne de conduite exemplaire aux côtés du peuple, et, en juste retour, celui-ci les respecte et les aime.

Les destructions d'églises, assassinats de prêtres, crimes que nous, catholiques, devons réprouver, et contre lesquels je dus publiquement m'élever de toute mon énergie dans la session des Chambres du 1er octobre 1936, ne sont pas imputables à notre pays.

L'Eglise catholique sortira respectée et raffermie au Pays Basque, grâce à la conduite de ses prêtres admirables qui, à tout moment, ont saisi le Crucifix au lieu du fusil pour prêcher la paix aux masses au lieu de leur prêcher la guerre. Ah ! Si partout le Clergé avait suivi cet exemple !

Vous le savez aussi bien que moi. Je vous invite seulement à parcourir nos villages et à constater si, dans mes paroles, il existe la plus minime exagération ».

— Quelle formule croyez-vous opportune pour liquider cette guerre et établir la paix ?

Universidad de Deusto
Biblioteca

« Une seule. La restauration de la justice piétinée. Le respect des valeurs spirituelles des individus et des peuples. C'est pour cela que le peuple doit nécessairement triompher. Le contraire causerait un tel désastre dans les consciences et une telle perturbation dans la spiritualité des masses qu'il faudrait des siècles de travail et d'abnégation pour revenir à une bonne entente.

De plus, le triomphe du peuple, c'est le triomphe de la loi et de l'ordre méprisés.

Que ceci blesse l'orgueil des rebelles ? Je le sais. Mais, sachez-le, les violences n'ont jamais triomphé que d'une façon éphémère. A la fin, la volonté des masses honnêtes s'impose. Dans notre cas, je dois vous dire qu'Euzkadi notre peuple basque ne sera jamais vaincu. Même en supposant que les armes l'asservissent, son âme surgira toujours avec la même force de protestation et avec la même énergie que dans les années de grande liberté d'expression. Je dis mal, sa protestation serait beaucoup plus vive et un jour viendrait où notre peuple reprendrait les rênes de son propre gouvernement pour disposer librement de son destin.

Mais voici qu'une armée très bien organisée s'est emparée de notre pays et voudrait empêcher cette belle réalité de s'accomplir ».

JOSÉ ANTONIO DE AGUIRRE
PRÉSIDENT D'EUZKADI

LA DÉTRESSE DES FEMMES
DES ENFANTS ET DES VIEILLARDS

Et M. Aguirre termine par ces mots : « Mais nous travaillerons sans repos pour la défense de notre idéal ».

Puis, il se remit à sa tâche, tâche bien alourdie par tous les soucis de cette guerre.

Le gouvernement du Pays Basque

Le gouvernement d'Euzkadi est un gouvernement jeune et actif.

M. Aguirre le forma le jour même où le peuple l'éleva à la Présidence.

Trois portefeuilles furent réservés au Parti nationaliste basque, un à l'Action nationaliste basque, les six autres aux partis intégrants du Front Populaire. Le président se réserva le portefeuille de la Défense.

Son Programme ?

« Respect et garantie des droits individuels et sociaux de tous les citoyens basques, et, en conséquence, libre pratique des Confessions et Associations religieuses, sécurité personnelle de leurs biens ; direction suprême de la guerre en territoire basque ; maintien inexorable de l'ordre public ; politique de progrès social ; plan de travaux publics en vue de résorber le chômage ; régime des prisonniers politiques et militaires ; plan concernant l'enseignement, la protection, le développe-

ment et la sauvegarde de toutes les caractéristiques nationales du peuple basque ; maintien des bonnes relations avec tous les pays étrangers, spécialement avec ceux qui conservent les formes démocratiques et chez qui vivent d'importantes collectivités basques. »

Son œuvre ?

Il faut le reconnaître, grâce à l'autorité de ce gouvernement, l'ordre a régné partout au pays basque, admirable contraste des troubles survenus et des assassinats de l'un et de l'autre côté de l'Espagne.

Depuis qu'il a pris le pouvoir, tous les actes abusifs commis dans la vie publique ont été réprimés. Si quelque désordre est survenu comme celui de l'attaque de la prison de Bilbao, lors du bombardement de la ville, ce fut par surprise et ses auteurs dénoncés par le gouvernement lui-même furent livrés aux tribunaux et sévèrement punis.

S'inspirant d'un esprit humanitaire, le pays basque est celui qui compte le moins de sentences de mort ; 13 personnes seulement ont été exécutées, tandis que des milliers ont été passées par les armes, aussi bien dans l'Espagne blanche que dans l'Espagne rouge.

Dans les prisons les détenus sont bien traités. On a construit spécialement à leur intention à Derio, aux environs de Bilbao, un camp de concentration, afin d'alléger autant que possible leur captivité.

C'est ici seulement qu'on a pu parler d'échange de prisonniers. Malgré le pressentiment qu'ils avaient d'être trompés, comme ils le furent vraiment, les Basques firent partir vers la zone de Franco, des centaines de femmes et d'enfants dont l'échange avait été prévu par un accord.

En ces moments tragiques que traverse Euzkadi, les hommes du gouvernement ont prouvé pleinement à la face du monde que ce peuple est capable de se gouverner lui-même.

Une éminente personnalité anglaise a dit : « Euzkadi est un grand peuple ».

C'est vrai. Mais j'ajoute : « Il ne l'a jamais plus éloquemment prouvé qu'à l'heure actuelle. »

Universidad de Deusto Biblioteca

Universidad de Deusto
Biblioteca

CHAPITRE VIII

BILBAO SOUS LA DOMINATION

Quand ces lignes parurent pour la première fois, la tragédie du Pays Basque était à sa période la plus aiguë.

Ses villes et ses villages étaient déjà, pour la plupart, convertis en un amas de ruines. Dans le ciel, les derniers panaches de fumée qui s'élevèrent de l'incendie de Guernica étaient dissipés. Mais Bilbao résistait toujours héroïquement à l'ennemi qui l'assiégeait.

Depuis trois mois, le monde était confondu de voir ce peuple qui, dépourvu d'armements et surtout d'aviation, ne cédait le terrain à l'ennemi que pouce par pouce non sans l'avoir auparavant abreuvé de son sang, en dernier témoignage de sa volonté et de son héroïsme.

Mais, la ceinture de fer brisée, les troupes de Franco ne tardèrent pas à arriver aux portes mêmes de Bilbao.

Postées sur les Monts de Santa-Marina, Monte-Avril, Santo-Domingo et Archanda, elles rendaient la défense de Bilbao absolument impossible.

Universidad de Deusto
Biblioteca

L'attaque que l'armée basque devait déclencher le 17 juin pour permettre un reploiement sur la rive gauche de la rivière (dont l'embouchure forme le port de Bilbao) afin d'empêcher que la retraite de l'aile gauche fût coupée par l'ennemi, présentait des conditions extrêmement critiques.

Les techniciens militaires considéraient déjà la bataille comme perdue.

Pour atteindre cet objectif, il fallait se battre désespérément sur les collines de la rive droite depuis Santo-Domingo jusqu'à Enekuri, sur un front d'environ deux kilomètres et presque sans appui de l'artillerie. Les hauteurs étaient occupées sur la rive droite par la première division et, sur la gauche, par la cinquième.

Pourtant, les troupes se battirent et si héroïquement, qu'elles arrivèrent à atteindre pleinement leur objectif. Ainsi, la retraite était couverte.

Un informateur, officier de la Grande Guerre, relate dans son journal les phases les plus aigues de la bataille dans les termes suivants :

« 17 juin 1937.

Matinée sérieuse. La division Beldarrain se replie lentement et le Casino est bombardé avec une violence qui rappelle celle de Verdun. Des milliers d'obus ont tout au plus abruti les défenseurs du Casino.

A 13 h. 30, malgré un nouveau bombardement d'aviation, le Casino tenait encore. Ce soir, certainement; nous devrons nous replier sur la rive gauche, avec de nombreuses pertes qui auraient été évitées si on l'eût fait 24 heures plus tôt.

L'eau est coupée depuis trois jours à Bilbao. C'est non seulement désagréable, mais fort dangereux pour les épidémies. Suivant les meilleures éventualités, les machines, si elles ne sont pas détruites à nouveau, ne fonctionneront pas avant six jours.

Le bombardement s'étend dans des conditions assez désagréables, même pour moi, et, cependant, je ne suis guère sensible.

A 14 heures, l'ennemi est arrivé en face de Sestao. Nos troupes reculent.

L'ennemi a attaqué les positions dominant la rive droite de Bilbao, particulièrement à l'Artxanda et ceci tout en progressant par la Côte-les-Arenas.

Bataille sur le front de la Cinquième Division et de la Première.

Voici comment les événements se sont déroulés :

Cinquième Division. — Au petit jour, elle défendait Las Arenas, qui a été évacué vers huit heures sans combat sur l'ordre de l'Etat-

Universidad de Deusto
Biblioteca

Major. Mais, à ce moment, on s'est souvenu qu'il y avait quelques maisons et usines à détruire.

Une brigade a réoccupé Las Arenas, tuant quelques Italiens. Puis, la Division se replie et recule à Lamiaco, puis, à 11 heures, à l'Est de Axpe, mettant des troupes à Sestao et à Lamudela. P.C. à Retuerto.

La Première Division, qui devait à tout prix tenir les crêtes, s'est héroïquement battue.

Dès six heures du matin, l'ennemi a fait une concentration terrible d'artillerie sur Artxanda et le Casino, concentration appuyée par bombardement d'avions à partir de midi.

Bombardement d'aviation effrayant, car les trimoteurs se ravitaillaient en bombes à Sondika et pouvaient, en vingt minutes, revenir avec un nouveau chargement.

Deux fois dans la matinée, l'ennemi a attaqué Artxanda ; deux fois il a été repoussé.

Deux nouvelles attaques infructueuses dans l'après-midi, la dernière attaque, à 18 h. 30, a permis à l'ennemi de prendre pied dans la droite du Casino, puis à gauche sur Artxanda même (19 h. 40). Mais, par une contre-attaque, à 19 h. 50, Artxanda était reprise par un bataillon nationaliste basque (Gordexola). Un peu après, à vingt heures, l'ennemi prend Berriz (20 h. 10). Mais, après un feu de mortiers

et de 75, l'ennemi, contre-attaqué, se replie sur Nekuri et occupe Fuente Banderas. A ce moment, pris de panique, un bataillon asturien qui se replie en désordre sur la rive gauche, tire sans savoir ce qu'il fait. Très désagréable pour moi personnellement, car comme je venais de la rive droite, les balles asturiennes ont largement sifflé à mes côtés.

A 20 h. 30, l'ennemi a commencé son attaque sur le Casino et la Radio, l'enlève tandis que de nombreux chars mitraillent nos réserves et le Pont-Neuf.

A 21 heures, l'Itxasalde réoccupe Fuente Banderas et Berriz, y fait quelques prisonniers. Un commandant tué (commandant italien). Il prend trois fusils mitrailleurs *français, des munitions de Saint-Etienne.*

A 23 heures, l'ennemi occupe Artxanda qui n'était plus tenu que par des débris d'hommes. Il y aurait eu des tirs malheureux de notre artillerie.

Le bombardement a été égal aux bombardements de la Grande Guerre. Les Bataillons n'ont pas reculé d'un pouce. Les positions prises l'ont été parce que tous les défenseurs étaient tués.

Les actes d'héroïsme les plus purs ont été égalés par ces braves gens.

On peut signaler en exemple individuel le cas du lieutenant de liaison Reparaz. Chargé d'un communiqué, le jeune homme montait

Universidad de Deusto
Biblioteca

sur l'Artxanda sous le feu le plus extraordinaire qu'on aie connu dans la campagne. Toute l'aviation de bombardement et de chasse, toute l'artillerie lançaient leurs bombes et projectiles sur le chemin qui y menait. Il suivit néanmoins. Ecrasé enfin par un grand obus, son dernier geste fut de sortir de sa poche le pli qui contenait les ordres et le prenant dans sa main, étendre son bras dans la direction du front pour que, vu d'un compagnon, il fût porté aux lignes. On le trouva mort dans cette attitude ».

Pendant toute la journée, l'artillerie ne cessa de tirer, attaquant spécialement les sorties de Bilbao afin d'éviter toute évacuation. Sans répit, soixante-dix avions survolaient les lignes de résistance. En quelques heures, plus de 6.000 bombes avaient éclaté.

Impuissante devant cette formidable attaque et cette pluie de mitraille, l'armée basque dut se replier le 18 sur la rive gauche de la ville. Le reploiement des forces prit fin vers les neuf heures du soir. A une heure du matin, pour arrêter la marche de l'adversaire, on fit sauter les sept ponts de la ville. Les lignes de conduction électrique sautèrent en même temps. Bilbao resta plongé dans une obscurité complète.

En un geste humanitaire devant lequel le monde entier s'est incliné, le Gouvernement

d'Euzkadi libéra les 1.200 otages gardés dans les prisons de la rive droite. Huit cents d'entre eux, qui se trouvaient à Galdanes furent évacués, plus tard, à travers la ligne de feu.

Le plus triste silence régnait dans la ville. Le froid de la mort paraissait avoir imprégné l'atmosphère. Les habitants, enfermés dans leurs maisons, suivaient, pleins d'effroi, les évolutions de cette lutte tragique. Leur vie était sans cesse menacée.

Pas un seul coup de canon ne vint troubler, cette nuit-là, le lugubre silence.

De forts contingents de la police basque avaient été concentrés pour sauvegarder l'ordre public. Leur zèle devait les faire prisonniers des troupes victorieuses.

Le 19, vers 11 heures du matin, l'armée de Franco entra dans la ville.

Les accents des marches militaires se firent entendre bientôt. La majorité de la population l'accueillit avec une visible indifférence, les autres avec une hostilité mal réprimée. Seule, une minorité insignifiante alla à la rencontre des troupes et déploya sur leur route les couleurs rouge et or du drapeau triomphant. Quelques exaltés, sans doute pour gagner les faveurs des nouveaux arrivés, se livraient à des démonstrations furieuses d'anti-nationalisme basque. La population entière, prise de

Universidad de Deusto
Biblioteca

panique, se demandait : « Que va-t-il arriver ? »...

Quelques semaines plus tard, une tragique réponse lui était faite.

Cependant, l'armée basque, encore formée de ses 60.000 hommes, se repliait vers Santander. Le Gouvernement s'était retiré, depuis quelque temps, à Trucios, à la limite du Pays Basque, attendant le malheureux dénouement de cette lutte. Les forces franquistes continuèrent leur avance, avides de s'emparer de tout le territoire. Le Gouvernement basque, obligé de quitter son pays, lança par la voix de M. Aguirre cette solennelle protestation :

« Avec les troupes basques, je suis arrivé aux frontières d'Euzkadi. Je suis demeuré avec elles. J'ai admiré l'héroïsme de notre peuple dont jamais le courage ne sera vaincu, et, avant de quitter l'Euzkadi, je proteste devant le monde contre la spoliation dont nous sommes les victimes en plein vingtième siècle.

« Je proteste avec indignation contre ceux qui nous ont dépossédé de notre patrie sur laquelle nous avions les droits les plus sacrés puisqu'elle était nôtre, parce que nous l'aimons de tout notre cœur. Notre indignation est encore plus grande du fait que, pour nous arracher notre patrie, le fascisme espagnol a dû s'allier à des mercenaires et à des troupes

allemandes et italiennes. Sans la moindre pudeur, nos ennemis allèguent le droit de conquête. Ce droit, nous le nions et le nierons toujours. Notre territoire a été conquis, mais l'âme du peuple basque ne sera jamais conquise.

« Nous avons agi noblement. Jusqu'au dernier moment, notre conduite est restée la même. Nous laissons Bilbao intact, avec toute sa richesse. Les prisonniers furent mis en liberté avec une générosité qui a été récompensée par des exécutions et des persécutions. On ne peut accuser les troupes basques d'avoir commis aucun excès. Le peuple basque regarde l'avenir avec espoir. Son âme nous appartient et notre conduite est la sienne.

« Nous reprendrons la terre de nos pères pour restaurer notre langue persécutée et outragée, notre loi violée et notre liberté abolie. Que promit donc le fascisme à Euzkadi ? Rien, puisqu'à peine eût-il la main sur Bilbao, non content de supprimer l'autonomie que nous avions conquise, il abolit l'ancien accord économique et les libertés historiques qui furent mêmes respectées par la Monarchie.

« Je proteste également contre ce dernier outrage, interprétant ainsi le sentiment de mon peuple courbé sous le joug et ayant perdu le droit de parler.

Universidad de Deusto
Biblioteca

« Mon peuple émigré heurte la mer et se trouve placé entre deux dangers. Je ne veux pas croire que les peuples amis ou ennemis garderont le silence. Est-ce un crime pour un peuple de défendre sa liberté ? Et, pourtant, parce qu'ils l'ont défendue et parce qu'ils la défendent, parce qu'ils sont dignes de leur patrie, des centaines de milliers de Basques souffrent aujourd'hui des angoisses et des privations sans nom.

« Je ne puis croire que la sensibilité ait disparu du monde entier. Le Gouvernement basque reste à son poste. En Euzkadi, comme en n'importe quel autre lieu où il se trouve, lui seul est le gouvernement légitime des Basques, parce qu'il est l'interprète des sentiments d'une race invincible qui n'est soumise à l'esclavage et outragée que pour un temps très court. Notre peuple nous gardera son amour jusqu'à la victoire ».

Les troupes basques opposèrent une résistance, chaque fois plus héroïque, jusqu'à la chute de Santander, principalement causée par le soulèvement de quelques contingents de la Garde d'Assaut, où une partie des troupes eut sa retraite coupée par les forces de Franco.

Pour éviter d'inutiles effusions de sang, au nom des forces basques, des parlementaires

offrirent la capitulation avec les clauses suivantes des deux parties :

— *De la part des Basques :*

a) Déposer en ordre les armes et remettre le matériel aux forces légionnaires italiennes qui occuperaient sans lutte la région de Santona.

b) Conserver l'ordre public dans la zone qu'elles occupaient.

c) Assurer la vie et la liberté des otages politiques des prisons de Laredo et Santona.

— *De la part des forces italiennes :*

a) Garantir la vie de tous les combattants basques.

b) Garantie de vie et autorisation de départ pour l'étranger de tous les hommes politiques se trouvant dans les territoires de Santona et de Santander.

c) Considérer libres de toute obligation de prendre part à la guerre civile les combattants basques, objets de la capitulation.

d) Assurer que la population basque loyale au Gouvernement Provisoire d'Euzkadi ne serait pas persécutée.

e) Ne pas livrer les prisonniers à un commandant autre que celui auquel ils s'étaient rendus.

Cette capitulation fut notifiée publiquement par le Colonel Farina, commandant la co-

Universidad de Deusto
Biblioteca

lonne légionnaire qui occupa Laredo, aux combattants basques.

Et, en présence de beaucoup d'étrangers et de la population civile de Santona, la capitulation en ce que devaient accomplir les forces basques fut intégralement exécutée.

Conformément aux obligations contractées par le Commandement de la Légion Italienne, les fonctionnaires et officiers totalisant un chiffre de 3.000 personnes, embarquèrent pour la France au port de Santona, sur les bateaux marchands : « Seven Seas Spry » et « Bobie », battant pavillon anglais. La liste en fut établie avec l'acceptation, la signature et le sceau de la représentation des légionnaires italiens, le 27 août, de 8 heures jusqu'à midi.

Mais, au moment où les bateaux allaient quitter le port, un ordre de Franco arriva, interdisant absolument le déplacement des vaincus. Obéissant à l'ordre supérieur, les généraux italiens amenèrent les bataillons faits prisonniers aux camps de concentration de Castro et de Laredo, tandis que les hommes politiques et les fonctionnaires étaient amenés aux prisons de Santona, de Bilbao et d'autres villes.

Le pacte rompu contre toute justice, les Basques étaient victimes d'un dernier et suprême outrage du haut commandement franquiste.

L'effectif des forces faites prisonnières était de plus de 25.000 hommes. Les autres purent passer en Asturies.

Toutes les démarches effectuées pour faire pression sur les généraux italiens afin qu'ils respectent la parole donnée ont été, jusqu'à ce jour, complètement inutiles, bien que le pacte ait été reconnu indirectement par le général Franco.

Les prisonniers ont passé en Conseil de Guerre. Ils ont été condamnés à des peines variables, y compris la peine de mort. Jusqu'à présent, on compte plus de 1.000 condamnations et plus de 100 exécutions.

Tant que les prisonniers restèrent au pouvoir des forces italiennes, ils furent bien traités ; mais ensuite, sous la surveillance des Espagnols, ils furent soumis aux pires traitements et aux travaux forcés.

Cependant, en dépit de la fameuse proposition de « paix catholique » faite par Franco à la population basque, la répression s'organisait méthodiquement et semait la panique et la terreur parmi les habitants de toute la Biscaye, comme auparavant en Guipuzcoa. Les détentions d'habitants accusés seulement de contact avec ceux qui sont appelés les « rouges séparatistes » se sont accélérées de telle façon que, selon des renseignements transmis par les Franquistes eux-mêmes, pour la seule ville de Bilbao, en moins de trois mois, elles sont arri-

Universidad de Deusto
Biblioteca

vées à plus de 5.000 (1). Le nombre des tribunaux qui fonctionnaient a atteint le nombre de 28. Un grand nombre de gens ont été traduits en justice. Les peines sollicitées sont généralement très sévères, comme il appert des notes passées dans les journaux franquistes eux-mêmes. Trois jours avant la fête de Noël, le journal « Hierro », de Bilbao, annonçait qu'en exécution des sentences prononcées aux dates qu'il indiquait, 25 personnes avaient été soumises au supplice du garrot et 121 avaient été passées par les armes. La liste des noms suivait et l'article finissait par la date du jour et la phrase consacrée « Dans la seconde année triomphale ». Ainsi, les sentences de mort exécutées jusqu'à aujourd'hui dans la Biscaye sont de plus de 1.000 personnes, parmi lesquelles plusieurs femmes.

Dans ces conditions, on comprend que le Président du Pays Basque, M. Aguirre se soit vu obligé d'en appeler à la conscience universelle dénonçant la barbare oppression du peuple en ces termes sévères :

C'est ainsi qu'il a parlé aux journalistes réunis autour de lui à Paris :

« Accomplissant un devoir de conscience, je sors de mon silence pour dénoncer à tous les pays, grâce à votre amabilité, la cruelle persécution dont sont actuellement l'objet mes

(1) Déclaration faite par M. José M. Areilza, maire de Bilbao, dans une interview accordée au début du mois d'octobre 1937.

compatriotes au Pays Basque. Je ne puis me taire car la terrible répression atteint un caractère tragique. Les rebelles, non satisfaits d'avoir détruit notre pays veulent l'exterminer en massacrant sa jeunesse. Nos compatriotes meurent en lançant des vivats pour Euzkadi et pour la liberté, donnant un exemple d'héroïsme et de fermeté qui causera l'admiration mondiale lorsqu'on connaîtra ses détails.

« Pendant le mois de décembre, 147 des nôtres ont été fusillés, parmi lesquels 3 femmes. Il faut aussi tenir compte que plus de mille ont été assassinés en Biscaye depuis la domination militaire. Mille autres prisonniers sont condamnés à mort et attendent le moment de leur exécution.

« Les exils sont innombrables : 300 prêtres se sont vus frappés par cette mesure. Les confiscations de biens sont à l'ordre du jour et provoquent la misère partout.

« Nous faisons appel au témoignage des personnes impartiales qui ont visité notre malheureux pays et à tous ceux qui ont connu notre générosité démontrée par l'ouverture des prisons et la libération de plus de 3.000 prisonniers.

« La vie des prisonniers est horrible. Ils vivent entassés, mal nourris, atteints de maladies qui provoquent souvent la mort.

« Lorsque, sous le gouvernement basque, il y avait 900 prisonniers à la prison de Larri-

Universidad de Deusto
Biblioteca

naga, les rebelles protestèrent devant le monde pour cet entassement.

« Aujourd'hui, cette même prison enferme depuis plusieurs mois, plus de trois mille personnes. Devant cet abus, que penser ?

« Dans le reste des prisons ou immeubles transformés en prisons, et seulement pour la ville de Bilbao, il existe dix mille de nos compatriotes basques qui gémissent entre la douleur et l'incertitude.

« Et tout cela, lorsqu'il y a plusieurs mois que le fracas de la guerre a disparu de nos territoires.

« Est-ce que le martyre du peuple basque peut continuer encore longtemps ?

« Et, si tout cela ne suffit pas, je dénonce avec toute ma conscience et la certitude de tout ce que j'avance devant l'âme honnête du monde entier, qu'on est en train de préparer en Euzkadi et surtout à Bilbao, le simulacre indigne d'un soi-disant complot pour lequel on est allé jusqu'à confectionner des uniformes de « gudaris » de l'armée basque : nous connaissons l'endroit où ces uniformes se confectionnent. Grâce à cette farce tragique, les rebelles pourront expliquer de futures et prochaines répressions.

« Nous pensons donner le cri d'alarme car nous n'imaginions pas qu'on pouvait former de tels desseins.

« Nous lançons un vibrant appel aux hommes responsables et à tous ceux qui connaissent notre martyre afin qu'ils nous disent si ce que nous affirmons n'est pas vrai et pour que la vérité soit constatée : à cet effet, nous sommes disposés à toutes confrontations de faits et de conduite.

« Dans les temps présents, on ne peut admettre le martyre d'un peuple civique ».

Ce sang versé à flots n'a servi qu'à graver plus profondément dans les âmes l'amour de la patrie basque.

Après tous leurs efforts, les Franquistes ont été obligés de se rendre à l'évidence en avouant publiquement :

« La Biscaye se conquiert mais ne se convertit pas ».

⁂

Quelques semaines auparavant, j'avais pu joindre M. Aguirre, au moment même où il se voyait obligé d'abandonner le Pays Basque. Je le trouvai encore très ému. Il voulut bien répondre à toutes mes questions.

— Quelle cause, lui dis-je, a motivé la reddition du Pays Basque ?

« Au lieu de reddition, vous devriez dire conquête. Je m'exprime mal encore, c'est plutôt occupation. Le Peuple Basque ne s'est pas

Universidad de Deusto
Biblioteca

rendu, n'a pas été conquis. Son sol a été occupé.

« Pour cette raison, lorsque, le cœur plein d'angoisse, je dûs abandonner le territoire basque en même temps que les troupes, je lançai une proclamation dans laquelle je soulignais clairement que nos droits étaient maintenus aussi imprescriptibles que par le passé et que l'unique pouvoir légitime des Basques se trouvait là où le Gouvernement d'Euzkadi résidait. Je puis vous dire qu'aujourd'hui, notre autorité morale est plus grande. Nous avons fait notre devoir au prix de mille sacrifices et notre ligne de conduite nous donne l'estime de nos compatriotes.

« Vous me demandez les causes de l'occupation. Elles sont très simples : Si les rebelles n'avaient pas compté une aviation puissante à leur service, des bataillons mercenaires recrutés au Maroc, des corps d'armée italiens parfaitement encadrés et munis d'un matériel moderne, notre pays n'aurait jamais été conquis. D'autre part, l'impossibilité dans laquelle nous étions de nous défendre émut le monde entier. Depuis le 5 avril, c'est-à-dire huit jours après le début de la première offensive contre le Pays Basque, nos troupes se défendirent sans même un avion pour les protéger des attaques incessantes de l'aviation allemande qui détruisait nos villages et mitraillait nos troupes. Vous vous rappellerez

l'anéantissement de Guernica, de Durango, de tant d'autres villages basques qui ont péri sous les bombardements d'une aviation au service des militaires espagnols. Vous connaissez l'héroïsme de nos troupes dont l'esprit de sacrifice a profondément ému la conscience universelle.

« Il fallut trois mois aux troupes internationales pour occuper les 45 kilomètres de terrain qui restaient au pouvoir du Gouvernement légitime. Cette lutte coûta à l'ennemi de considérables pertes ainsi que la destruction des cadres dont le remplacement nécessita beaucoup de temps.

« Les motifs sont donc très clairs : la coalition internationale contre un peuple désarmé ; la force brutale contre la raison ; l'injustice contre le droit.

— La défense d'Euzkadi a-t-elle coûté beaucoup de vies et de sacrifices ?

« Certainement, la défense de notre pays a coûté plusieurs milliers de morts et plusieurs milliers de blessés. Une grande partie de notre jeunesse est tombée dans les tranchées de nos montagnes. Des milliers de nos compatriotes ont été écrasés sous les murs de nos villes et de nos villages convertis en ruines par la mitraille de l'aviation ennemie. Guernica conserve dans ses décombres un sanglant témoignage : plus de deux mille citoyens furent ensevelis sous leurs maisons effondrées, d'une

Universidad de Deusto
Biblioteca

manière qui impressionna toute l'humanité. Le même cas se produisit en divers villages d'Euzkadi.

« D'après cela, calculez jusqu'où est arrivé notre sacrifice. Sans compter plus de 200.000 Basques émigrés qui ont subi les souffrances et les horreurs qu'apporte avec elle l'émigration. Nous continuons à souffrir pour la défense de notre peuple parce que, même loin de la Patrie abandonnée, de nos foyers détruits, on ne cesse de nous persécuter parce que notre nom même est gênant, que notre ligne de conduite est un argument vivant contre l'injustice manifestée contre le peuple basque.

« On a recours à divers procédés pour empêcher nos enfants d'accomplir la volonté de leurs pères qui est de rester en dehors du pouvoir de ceux qui ont détruit tant de bien-être et tant de vies. On nous diffame et on nous calomnie sans jamais produire de preuves.

« Tout est sacrifice, mais les Basques ne le réalisent pas en vain ».

— Quelles sont les espérances actuelles du Peuple Basque ?

« Précisément, dans tous les sacrifices dont je viens de parler, sont nos espérances. Absents de notre pays, nous savons que l'immense majorité de nos compatriotes actuellement

sous la domination des rebelles pense à nous et nous suit plus aveuglément que jamais.

« C'est un aspect de la question auquel doivent prêter attention ceux qui veulent juger nos problèmes. Le Peuple Basque ne sera jamais conquis spirituellement. Si un plébiscite pouvait se faire aujourd'hui, avec des garanties de liberté, il donnerait au Gouvernement Basque représentant la liberté du peuple, un triomphe éclatant et presque unanime. Pour cela, nous espérons que notre problème restera présent aux esprits à tout moment, et que le Gouvernement Basque aura l'occasion de montrer sa volonté dans la solution du conflit pour que les désirs du peuple soient respectés.

« Entre temps, nous nous occupons de notre peuple émigré, le recueillant en des refuges afin de le soulager dans sa souffrance car il faut considérer que le peuple basque mérite une attention particulière. En lui, les classes aisées constituant la bourgeoisie moyenne dans laquelle réside la vertu des peuples, sont restées aux côtés du Gouvernement Basque, ressentant l'idéal de libération d'Euzkadi. Ces gens aisés ont abandonné leurs affaires, leurs maisons, leurs fortunes très supérieures à celles des autres bourgeois de la péninsule, à cause de la prospérité de notre Pays.

« Nous nous occupons des vieillards, des femmes, des enfants, de nos mutilés. Et, avec

Universidad de Deusto
Biblioteca

des moyens limités, nous voulons organiser notre peuple en attendant le retour qui sera proche.

« L'exemple donné par les Basques, là où ils se trouvent, est une des choses qui me console le plus puisqu'il n'existe pas de meilleur argument que celui de la conduite. Bien qu'on veuille nous diffamer et nous faire passer pour des indésirables pour être agréable à ceux qui ont été cause de notre ruine, les différents peuples qui, généreusement, nous ont accueillis, ont reconnu notre valeur à nos actes. Certains nous reçurent avec défiance et puis pleurèrent à notre départ.

« Nous espérons triompher car notre conscience est nette. Nous avons défendu une juste cause, la cause de la liberté basque qui devra être reconnue ou bien la paix ne sera pas possible. Le sang versé par les Basques devra donner comme fruit naturel la libre disposition de notre destin, accomplissant ainsi la volonté de Dieu qui créa notre race pour que nous la défendions et la conservions telle qu'il nous l'a donnée ».

M. Aguirre parlait avec une telle énergie, une telle sincérité et une telle émotion, que ses paroles ne semblaient pas jaillir des lèvres d'un homme, mais de celles de tout un peuple.

Le peuple basque s'est choisi un bon défenseur !

CHAPITRE IX

LE CLERGÉ BASQUE

Le premier contact que j'eûs avec les Basques depuis la guerre civile espagnole, fut avec un prêtre.

Que de temps a passé depuis ! Mais, malgré les scènes atroces de cette guerre que j'ai vécues, ce souvenir n'est pas effacé.

Ce fut à la frontière espagnole que je le connus. Il était grand, fort, musclé. Son visage plein de tristesse m'attira. D'un dernier geste, il serrait vigoureusement et avec un chagrin mal réprimé la main de quelques amis qui, poussés par leurs devoirs de prêtres, avaient décidé de retourner à leurs villages, quoiqu'ils fussent sous la domination de l'armée de Franco.

La barrière s'ouvrit et se referma. Le groupe d'amis disparut bientôt. Seuls, restaient visibles à nos yeux les bérêts rouges des requetés et, dans le ciel, l'ondoiement d'un drapeau jaune et rouge.

Ce fut alors que le prêtre, se tournant vers moi et ne pouvant réprimer davantage l'angoisse qui l'étreignait, s'écria : « Pauvres mal-

Universidad de Deusto
Biblioteca

heureux, ils seront les victimes préférées de l'ennemi d'Euzkadi ! ». J'avoue que je vis toute son émotion, mais je ne compris pas ses paroles.

Plus tard, seulement, quand, à une heure avancée de la nuit, il achevait de me narrer, dans une modeste chambre d'un hôtel d'Hendaye, la situation tragique du prêtre basque en cette guerre, je craignis que ses paroles ne fussent prophétiques.

Malheureusement, les faits nous ont assez confirmé leur véracité.

⁂

Peu de jours après cette rencontre, les deux premiers prêtres basques étaient conduits au mur d'exécution. C'étaient D. Martin Lecuona et D. Gervasio de Albizu. Le premier âgé de 29 ans, le second de 69. Tous deux appartenaient à la paroisse de Renteria (Guipuzcoa). Au moment de l'évacuation du village, alors que les troupes de Franco étaient sur le point d'y entrer, tous deux demeurèrent à leur poste pour assister jusqu'au dernier moment les victimes possibles de la lutte. Les troupes envahirent Renteria. Les prêtres continuèrent pendant un mois et demi à remplir leur ministère sans que personne les importunât. Mais, quand la persécution du clergé basque commença, ils furent les deux premières victimes. Les phalangistes vinrent les chercher, les obligèrent à quitter leur soutane et les conduisirent à la prison de Ondarreta, à Saint-Sébastien. Ils restèrent là plusieurs jours. Enfin, on vint leur annoncer qu'ils étaient libérés. Ils signèrent leur mise en liberté. Mais, à la porte de la prison, une voiture les attendait et, entourés de phalangistes, ils furent conduits près de Galarreta, hameau des environs d'Hernani, où ils furent exécutés.

Pour quelle raison ? Personne n'a pu le savoir jusqu'ici. L'abbé Lecuona avait été le premier secrétaire du Groupe Basque d'Action Sociale Chrétienne (A.V.A.S.C.), organisme qui donna naissance au Secrétariat Social Diocésain. Il fut plus tard le fondateur de la J.O.C., en Euzkadi.

D. Gervasio de Arbizu était considéré dans son village comme un excellent prêtre.

Peu de jours après cette exécution sacrilège, d'autres eurent bientôt lieu.

Dans la nuit du 23 au 24 octobre, le prêtre D. Alejandro Mendicute, aumônier d'Hernani (Guipuzcoa), âgé de 45 ans, tombait sous les balles des Franquistes. Arrêté à son propre domicile quelques jours plus tôt par Juan José Pradera, appartenant à une famille aristocratique de Saint-Sébastien, il fut amené à la prison de Ondarreta où il occupa la cellule n° 11. On l'exécuta sans jugement. D. Alejandro

Universidad de Deusto
Biblioteca

Mendicute s'était particulièrement distingué par ses dons d'orateur et par ses études de sociologie.

La nuit suivante, veille de la fête du Christ-Roi, trois autres prêtres étaient fusillés de la même façon, aux environs du cimetière d'Hernani. C'était D. Joaquin Arin, D. José Marquiegui et D. Leonardo de Guridi, respectivement archiprêtre et vicaires de Mondragon. L'abbé Arin, âgé de 64 ans, un des prêtres les plus respectés du diocèse, était précisément très apprécié pour son éloignement de toute politique. L'abbé Marquiegui était un écrivain basque estimé. Ces trois prêtres se consacraient spécialement aux œuvres pour la jeunesse. Jusqu'au jour de leur exécution, ils occupèrent, au rez-de-chaussée de la prison d'Ondarreta, la cellule n° 5.

A ces noms, il faut ajouter ceux des prêtres D. José Sagarna, vicaire de la paroisse de Berriatua (Vizcaya), âgé de 24 ans, homme d'une vertu exemplaire. L'aumônier des requetés qui le confessa avant sa mort avoua qu'il ne pouvait comprendre comment on avait pu ordonner son exécution.

Le Père Otano, de la Congrégation des Fils du Cœur Immaculé de Marie, dénoncé, dit-on, comme élément dangereux par un de ses frères en religion.

D. Joaquin Itturi Castillo, curé de Marin (Guipuzcoa), âgé de 30 ans, fusillé sur la route d'Articuza dans la nuit du 6 au 7 novembre.

D. José Penagaricano, vicaire de Marquina-Echevarria, âgé de 63 ans, qui, depuis longtemps, avait l'habitude de réciter son bréviaire à genoux, devant le Saint-Sacrement, et se donnait avec un grand zèle à toutes les œuvres d'apostolat, fusillé dans la nuit du 27 octobre.

D. Celestino de Onaindia, vicaire de Elgoibar, âgé de 38 ans, qui, plein d'émotion et de reconnaissance en voyant les fusils braqués sur lui, étendit les bras et se mit à réciter le Te Deum, mourant comme les martyrs des débuts du christianisme, dans la nuit du 28 octobre.

D. José de Adarraga, d'un âge très avancé.

D. José de Ariztimuno, connu également sous le pseudonyme de Aitzol, âgé de 39 ans, homme très intelligent et très actif, ancien secrétaire de l'Union Missionnaire du Clergé et organisateur du Congrès National des Missions à l'Exposition Internationale de Barcelone, fondateur et directeur de plusieurs revues, journaliste très renommé et nouvel apôtre de la cause sociale-chrétienne. Il fut fait prisonnier le 15 octobre, sur le cargo « Galerna » qui allait de Bayonne à Bilbao, transporté à la prison d'Ondarreta, où il fut soumis à un très long interrogatoire. Un camarade de prison, fait prisonnier en même temps, M. Pelletier, de nationalité française, a fait paraître dans un journal de Paris, les déclarations suivantes, se référant à M. Ariztimuno :

Universidad de Deusto
Biblioteca

« L'abbé que me présentait mon ami Gamboa était vêtu en civil. Sa prestance d'homme sain, la finesse de son expression retenaient mon attention. « Une belle tête », observai-je mentalement. Il y avait beaucoup de lumière dans ses traits, quelque chose de chaleureux, d'éclatant et de bon enfant qui séduisait, mettait en confiance. Je me sentais en présence d'un homme exceptionnel...

... Mais un jour, ma porte s'ouvre. Je ne bouge pas. Mon tour, sans doute... Je vois devant moi deux gardes d'assaut. J'entends : « Venga » (venez), me dit le gardien.

J'avance.

J'ai mon bérêt sur la tête.

Un violent coup de matraque le fait sauter et le gardien me dit en espagnol que je dois me découvrir même devant le personnel.

Au premier étage, le gardien m'emmène dans une antichambre, une grande pièce nue. J'entends des hurlements, le bruit mat des matraques sur un corps. Dans la pièce voisine, on assomme, on torture un homme. Entendre frapper une bête, c'est déjà poignant, mais entendre frapper un homme est épouvantable. Les coups se succèdent à intervalles réguliers. Les hurlements ne sont bientôt plus que des cris aigus, puis plaintifs, puis sans souffle. Ils cessent et je n'entends plus que le martèlement des matraques de caoutchouc sur un corps

inerte comme un matelas. Le supplice dure une demi-heure au moins. Je suis glacé d'effroi, d'horreur. Une porte s'ouvre, l'homme torturé apparaît. C'est l'intelligent abbé Ariztimuno, mon ami du « Galerna ». Il est méconnaissable. Le sang l'aveugle et il ne peut me voir. Il geint faiblement et peut à peine marcher.

Je contracte mes mâchoires. Je n'ai pas la force de l'appeler. Aucun son ne sort de ma gorge. Un gardien me pousse .

...Quelques jours plus tard, dans la nuit, les cellules s'ouvrent. J'entends les cliquetis, les pas. J'étouffe en moi toute révolte. Je suis prêt.

On me tire de ma cellule. On me lie les mains au dos.

Dans la galerie, devant les cellules, sont entassés les survivants du « Galerna ». J'aperçois l'abbé Ariztimuno défiguré, le visage noir et gonflé : il ne voit plus clair. Deux gardes le soutiennent, le traînent. Ils vont le fusiller dans cet état... Je pense aux autres et non à moi, par protection intérieure, pour conserver, par l'indifférence envers moi, mon sang-froid.

Nous devons, en principe, passer la nuit dans une petite chapelle où les condamnés à mort attendent l'aube. Je vois très mal, car mes yeux sont encore ensanglantés. J'ai reconnu l'abbé parce qu'il était soutenu par deux gardes.

Universidad de Deusto
Biblioteca

Une douzaine de gardes civils aux tricornes luisants nous entourent, prêts à nous emmener à l'abattoir.

...Combien sommes-nous ? J'ai du mal à compter. Dix-sept, dix-huit ou vingt. Je me trompe à chaque énumération.

...La file bouge sur un commandement que je n'ai pas entendu. Nous n'entrons pas dans la chapelle. Nous sortons. J'entends le ronflement d'un moteur d'autocar. Nous traversons un premier couloir. Je compte trois prêtres dans la file, puis des vieillards, des enfants de quinze à seize ans. Pas un cri ; nous entrons dans un second couloir.

Au passage, un homme m'arrête. Je n'ai pu me rendre compte si c'était un surveillant ou un requeté ou un garde.

On me tire hors de la file.

Les autres s'en vont vers l'autocar, vers le cimetière romantique d'Hernani, où ils seront fusillés près des tombes ».

A cette liste, il faut ajouter sans aucun doute plusieurs autres noms de prêtres qui ne tarderont pas à être connus de façon certaine. De toutes manières, je crois qu'ils seront peu nombreux.

Une sépulture convenable a été refusée aux corps des prêtres fusillés. Ils ont été jetés à la fosse commune avec ceux des autres exécutés. A tous, des obsèques publiques ont été interdites afin d'éviter des manifestations de solidarité du peuple basque, de même qu'on a évité la publication des noms, avec annotation de mort violente dans le Bulletin Ecclésiastique du Diocèse.

Il est évident que le télégramme du Général Franco, du 6 novembre, aux autorités de Saint-Sébastien, interdisant de nouvelles exécutions a été la cause de leur suspension momentanée.

Pourtant, la chute de Bilbao aux mains de Franco faisait craindre une suite sanglante. Pour l'éviter, le Saint-Père chargea le Cardinal Pacelli de télégraphier, en son nom, au Cardinal Archevêque de Tolède, représentant officieux du Saint-Père près du Gouvernement de Burgos, le priant d'intervenir auprès du Général Franco pour que celui-ci apporte la plus grande modération dans les opérations militaires du secteur de Biscaye où il se trouve en présence d'une population et d'un clergé catholique.

Malgré cela, au bout de quelques mois, les persécutions ont repris, et, à l'heure actuelle, de nombreux prêtres basques se sont vus condamner par un Tribunal militaire à la peine capitale pour délit de « contact avec les rouges séparatistes ».

Quand les militaires arrivèrent au Couvent d'Amorabieta (Larrea), ils y découvrirent cinq

Universidad de Deusto
Biblioteca

religieux qui s'y cachaient. Les requetés leur déclarèrent qu'ils n'avaient rien à craindre. Mais, ayant demandé des ordres à leur sujet au Commandement Militaire de Durango, il leur fut répondu : « Fusillez-les tous ! ».

A la suite de cet ordre ou bien de mesures postérieures, le Père Roman de San José, Prieur du dit couvent, fut fusillé sans jugement et sans accusation de délit concret, près du mur du couvent.

On accusait simplement le couvent d'être « un repaire de religieux séparatistes ».

Mais la persécution menée contre les prêtres basques a employé aussi d'autres moyens. Tous les prêtres accusés d'avoir plus ou moins favorisé le sentiment nationaliste basque ont été emprisonnés ou déportés par les autorités militaires en d'autres diocèses d'Espagne.

Plus de 70 prêtres et séminaristes ont été contraints de travailler aux fortifications sur le front de Madrid. Jamais, il ne leur a été permis de célébrer la Sainte Messe. Ils sont en butte aux moqueries des Maures qui s'énorgueillissent publiquement de n'avoir pas besoin des services spirituels des « prêtres du Christ ».

La lutte qui, depuis longtemps, existait entre les prêtres carlistes et les prêtres nationalistes basques, a abouti aujourd'hui au triomphe des premiers et à l'oppression la plus brutale des autres. De plus des 2.000 prêtres que comptait

le Pays Basque (exception faite de la Navarre), presque la moitié ont été obligés d'abandonner leur diocèse d'origine, passant à d'autres diocèses ou même à l'étranger, où ils n'ont pas toujours été reçus avec la compréhension nécessaire. Parmi eux se trouvaient des prêtres d'un âge très avancé.

Voici dans quel termes, un de ces infortunés, détenu à la prison de Vitoria, se voyait obligé de se plaindre à ses supérieurs ecclésiastiques:

« Enfin, je dois vous exposer que, en 50 ans de dévouement dans le ministère paroissial — trois paroisses et 38 ans dans la dernière — jamais, aussi bien au temps de la Monarchie, de la Dictature ou de la République, je n'ai été importuné à cause de mes idées, de mes sentiments ou de ma conduite et, aujourd'hui, à l'âge de 75 ans, je me vois expulsé de ma paroisse, emprisonné en une étroite et nauséabonde cellule de la prison provinciale de Vitoria, où je suis obligé, sur le sol même, de dormir et de prendre ma nourriture, la maigre pitance des malheureux détenus de droit commun.

« Je me recommande vivement à vos ferventes prières et vous prie d'agréer les respects d'un curé de paroisse qui, après 50 ans de services, de travail et de fatigue, se trouve abandonné et plongé dans la souffrance, l'opprobre et la misère »

Universidad de Deusto
Biblioteca

D'ailleurs, une véritable campagne de presse et de discours contre le clergé basque a été organisée. Ainsi, le journaliste Martinez Tomé pouvait commenter en ces termes, au mois de septembre dernier, dans l'A.B.C. de Séville, cette phrase de M. José M. Areilza : « Le fait honteux d'avoir un clergé séparatiste a disparu pour toujours ».

« Mais, pour en finir avec cette honte, il ne faut pas hésiter à effectuer des profondes transformations, des interventions douloureuses, des extirpations inévitables. Il ne faut pas s'attendre à ce que le problème soit résolu par des exhortations paternelles ou par des citations des vieux textes des Souverains Pontifes ».

⁂

Tous les esprits impartiaux qui ont suivi avec émotion la persécution déchaînée avec tant d'acharnement contre les prêtres basques se sont demandé la raison de son origine.

Personne ne leur a donné d'autre réponse que celle-là : « C'était des prêtres politiques », ou bien cette autre : « C'était de mauvais Espagnols ».

Un nationaliste catalan qui a voulu dissimuler son nom en signant de trois étoiles son livre : Le Drame du Pays Basque », a écrit, au sujet des prêtres basques, le paroles suivantes :

« Il est certain que, sitôt que l'attitude des chefs bizcaitarras eût déterminé la guerre civile entre catholiques et pays basque, quelques prêtres nationalistes basques ont eu à souffrir des rigueurs de la guerre, mais ce n'est pas à cause de leur catholicisme qu'ils ont souffert, c'est à cause de leur attitude et de leur action politique » (page 48).

Oui, tout le monde est d'accord avec l'auteur de ces lignes. Personne n'a accusé les nationalistes de Franco d'avoir assassiné les prêtres basques à cause de leur foi, on sait pertinemment que c'est à cause de la prétendue politique dont on les a accusés.

Mais c'est précisément là qu'est le crime.

Avant toute chose, il faut savoir qu'aucun prêtre basque n'a jamais été affilié au Parti Nationaliste Basque, sa filiation étant interdite par les statuts du Parti.

Les prêtres qui s'occupaient d'études basquistes, s'intéressant à des investigations littéraires ou folkloriques ont été accusés d'être des prêtres « politiques ».

Pendant la guerre civile, tous les prêtres basques sont restés en marge des événements. S'ils sont accourus sur les fronts de guerre quand les bataillons de « gudaris » furent organisés, ce fut dans le but exclusif d'aider spirituellement les soldats et de les assister conformément à leur ministère.

Universidad de Deusto
Biblioteca

Jamais aucun d'eux n'a porté une arme et encore moins n'a servi dans l'armée en qualité de volontaire.

Quoique ces faits soient absolument exacts, confirmés par moi-même dans leur véracité, on a ignominieusement calomnié le clergé basque en le présentant comme un élément d'excitation à la révolte et à la résistance, et ces mêmes affirmations calomnieuses ont été soutenues devant les plus hautes autorités de l'Eglise par la personne qui, à cause de ce qu'elle représente, avait le devoir de connaître la vérité et de juger impartialement.

Ceci avait lieu pendant que de nombreux prêtres affiliés aux Parti des Carlistes ou bien enrôlés parmi les phalangistes partaient au front, non pas le bréviaire à la main, mais les armes à la main, pendant que les églises, sur le territoire de Franco, retentissaient d'exaltés discours patriotiques, pendant qu'on forçait des mains épiscopales à se lever pour bénir les canons et pour montrer leur soumission aux nouveaux chefs, pendant qu'on poussait tout le clergé à s'allier sans conditions à la politique d'une Espagne une et totalitaire.

Le fait d'avoir été sympathisant, avant le soulèvement militaire, d'une politique contraire aux idées soutenues par les leaders d'aujourd'hui, est-il une raison suffisante pour fusiller un homme ? Peut-il être une circonstance atténuante au meurtre de prêtres ? Si le

sang d'un homme innocent crie toujours vengeance, que fera l'effusion sacrilège du sang d'un prêtre ?

Mais voici le paradoxe dans sa terrible réalité. Des prêtres basques ont été fusillés et d'autres ont été cruellement poursuivis pour le seul fait d'être sympathisants d'une politique déterminée, tandis qu'on pousse les autres à adhérer et à s'associer à une autre politique qui, en dépit des épithètes dont elle est entourée, ne sera jamais qu'une politique de parti.

La leçon est susceptible d'être terriblement profitable. Dans l'hypothèse d'un triomphe de l'Espagne républicaine, quel serait le sort d'une grande majorité des ministres de l'Eglise espagnole ? Alors, sans aucun doute, les prêtres fusillés seraient proclamés martyrs, mais, en fait, ils le seraient d'une politique absurde et imbécile.

Mêler la religion et ses ministres à la politique, c'est porter à l'Eglise un préjudice immense. Se servir d'elle pour le triomphe d'idées politiques, c'est assassiner l'âme chrétienne d'un peuple.

Et, malgré l'évidence de ces principes, personne ou presque, n'a pris la défense du clergé basque. On a entouré sa persécution d'un épais silence et le prêtre basque a dû, seul, gravir son douloureux calvaire et s'écrier

Universidad de Deusto
Biblioteca

au faîte, comme le fit le Maître : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

C'est au milieu de cette atroce douleur, après l'abandon de l'autorité ecclésiastique, qu'un jeune prêtre fervent et terriblement sincère, criait à ses compagnons : « Allons nous plaindre à Rome. Allons dire au Saint Père toutes nos souffrances morales. S'il ne nous écoute pas, déchirons notre soutane, car nous saurons alors que tout est mensonge. J'ai revêtu la soutane avec toute loyauté et toute sincérité, je ne veux plus la porter si ce n'est au service de la vérité et de la justice ».

Et aux lèvres de tous les prêtres, était la même question : « Pourquoi Rome ne parle-t-elle pas ? ».

De l'Espagne ensanglantée ou de la terre d'exil, les prêtres basques ont les yeux fixés sur le Vatican. Ils sont convaincus que le représentant de Celui qui ne tolère ni l'injustice ni l'hypocrisie parlera pour la défense de la vérité, rien que la vérité, toute la vérité.

La cause le mérite.

COMPAÑIA DE JESUS
BIBLIOTECA
SANTA CRUZ

CHAPITRE X

ENTRE DEUX ESPAGNES

A mon retour du Pays basque, j'ai écrit sur mon carnet de reporter ces derniers mots :

« Je viens de trouver un grand peuple, qui souffre le sort tragique des grands hommes : celui de n'être pas compris. »

J'en suis, aujourd'hui, plus convaincu que jamais.

Oui ; le peuple basque est le grand incompris.

La lutte qui, à l'heure actuelle, ensanglante son sol, comme jadis la lutte séculaire pour ses libertés, ne paraît être que la conséquence logique de cette incompréhension.

Le peuple basque combat avec sa foi, sa loyauté, sa noblesse et sa sincérité, mais personne ne le sait, où le monde entier semble l'ignorer.

Pourquoi ?

Signe de contradiction

La République avait vu d'un œil méfiant les aspirations autonomistes des Basques, à cause

Universidad de Deusto
Biblioteca

de leur fervent catholicisme. Elle avait cru que l'autonomie accordée à ce pays serait une arme qui se tournerait contre elle-même. Elle lui refusa donc l'autonomie, tandis qu'elle l'avait volontiers octroyée à une Catalogne de gauche ; et, dernièrement, à l'occasion du soulèvement militaire, en serait-elle venue à la lui reconnaître, si elle n'avait écouté son intérêt personnel, car elle pensait pouvoir ainsi compter sur les nationalistes basques, dans la lutte engagée contre les forces de Franco.

D'autre part les droites espagnoles qui groupaient la majorité des catholiques se sont toujours méfiées du catholicisme des Basques à cause de leurs ardentes aspirations autonomistes. Elles se sont imaginées que les Basques ne proclamaient leur foi que pour légitimer leurs propres desseins de diviser l'Espagne grande, et croyaient-elles, indivisible.

Depuis longtemps, l'Espagne a été scindée en deux camps antagonistes. Deux grands courants ont toujours départagé l'opinion du pays.

D'un côté, les gauches appelés libéraux, progressistes ou socialistes. Les noms changent au cours de l'histoire, mais l'idée persiste. Leur patrimoine a été un esprit ouvert au progrès et au modernisme. Ils se sont faits les champions de la démocratie et de la libération

sociale des grandes masses. Un profond sectarisme contre la religion a caractérisé leurs campagnes, souvent démagogiques, mais ils n'ont pas cessé pour cela, d'être pour le peuple, l'interprète de ses aspirations vers la vérité et la justice.

De l'autre côté, les droites espagnoles, conservatrices en grande partie, paraissant s'être converties en défenseurs d'une tradition sociale incompatible avec nos temps, et en gardiennes intransigeantes des vieux privilèges de castes. Malheureusement la religion a semblé coalisée avec les hommes de cette tendance, appelés par le peuple « réactionnaires ».

Entre ces deux Espagnes antagonistes, il y a le peuple basque.

Profondément démocrate, d'un esprit ouvert à tous les progrès et aspirant à une saine liberté, doué, de plus, d'un sens social aigu, le peuple basque n'aurait pas hésité à choisir le camp de gauche dans l'Espagne divisée, si le sectarisme et la démagogie dont on y fait preuve n'avaient pas, souvent, manifesté bien hautement le manque de sincérité et la bassesse de la position adoptée. Sa foi crée un abîme entre lui et l'Espagne de gauche.

Universidad de Deusto
Biblioteca

Par contre, poussé par son catholicisme vécu avec ferveur, le pays basque se serait depuis longtemps serré aux côtés des droites espagnoles, si leur manque de sens social et leur esprit « réactionnaire » ne l'en avait pas écarté, comme l'avait fait le sectarisme des gauches.

Son âme avide de liberté et de démocratie trouvait un autre abîme entre lui et les droites espagnoles.

Le peuple basque possède une psychologie particulière, basée sur son caractère, ses traditions, l'esprit propre de sa race qui constitue précisément toute sa grandeur.

Il a voulu unir sur son sol, comme sont unis dans son cœur, la démocratie et le christianisme, l'esprit de liberté et l'esprit de foi.

Il est donc naturel que dans une Espagne portée aux violences extrémistes, il ait été toujours la victime de toutes les réactions.

Hier d'un libéralisme sans frein. Aujourd'hui d'une intolérance irréductible.

Ces deux positions extrêmes ont ensanglanté son sol et converti son territoire en un douloureux théâtre de guerre civile.

Les dates de 1834 et 1936 se répondent avec une tragique symétrie.

Vers une solution ?

On m'a demandé souvent la solution du problème basque.

A mon avis, ce problème n'a qu'une solution.

Elle ne dépend de la volonté ni des uns, ni des autres.

C'est la loi naturelle qui doit régir ce peuple ; c'est elle qu'il faut lui appliquer.

Qu'on donne donc à ce peuple basque l'autonomie qu'il désire si ardemment et le problème sera résolu.

Je me souviens d'une page magnifique écrite par un maître et parue dans une étude bien documentée sur l'Espagne de la fin du régime monarchique. Je veux la reproduire ici. Elle rappelle avec éloquence le cas de ce pays.

« Etrange et magnifique pays que celui d'Espagne, sombre et lumineux, rude et doux, duquel, on ne peut rien comprendre si l'on n'a pas dans l'esprit, la grandeur tragique d'une histoire tourmentée et dans les yeux le spectacle d'une nature toute en contrastes, âpre et suave, aride et féconde, où le sol désertique alterne avec la prodigieuse exubérence de jardins enchantés. La richesse du sous-sol s'oppose à la pauvreté des régions rocheuses ou livrées au maquis. Ici, l'Espagne est un grand verger et là, une steppe. Elle est

Universidad de Deusto
Biblioteca

montagneuse presque autant que la Suisse et développe au bord de la mer un rivage plus étendu que l'Angleterre ou l'Italie. Pendant trois mois, certaines rivières sont des torrents, et pendant neuf autres mois, leur lit desséché sert de chemin. Terre de récifs et d'oasis. Des plateaux sans arbres, ou de larges olivettes alternant avec des vallées délicieuses toutes vertes d'orangers, de grenadiers, de citronniers et de magnolias.

Dans ce cadre de détresse ou d'apothéose, une histoire de conquêtes et de luttes sans merci, dirigées tantôt contre les envahisseurs, tantôt contre les ennemis du dedans, a déroulé ses phases émouvantes à travers des torrents de sang, à la lueur des incendies et des bûchers. L'Espagne a connu les dures humiliations de l'esclavage et l'ivresse de posséder l'empire du monde. Elle a été écrasée par Rome, colonisée par les Juifs, foulée par les Goths, réduite en servitude par les Maures. Elle porte la marque de toutes ces civilisations successives.

L'Espagnol offre une grande variété de types que chaque région différencie. On pourrait presque dire qu'il n'y a pas un Espagnol, mais des Espagnols, tellement le Cantabre, le Basque, le Castillan, le Catalan, l'Andalou, portent le signe distinctif de leur région d'origine. L'Espagne reste ainsi, au terme de sa laborieuse unité, pleine de particularismes qui montrent parfois une certaine impatience à supporter le cadre unique où ils sont resserrés. » (1)

Quand je relis ces lignes, la même pensée me revient toujours à l'esprit. Dans aucun pays, peut-être, la nature et l'histoire n'ont parlé, d'accord, avec autant d'éloquence. En aucune autre nation, n'apparaissent si visiblement marquées les voies d'une politique capable de faire du peuple espagnol un grand peuple.

Pourquoi, alors, les hommes s'acharnent-ils à contrecarrer les lois naturelles ?

Qui pourra jamais, par ses propres efforts, faire remonter les eaux d'une rivière vers leur source ?

La concession de l'autonomie à toutes les régions espagnoles qui, comme le pays basque, l'exigent, ne pourra-t-elle pas mettre un élément d'équilibre et de paix entre les deux Espagnes antagonistes et n'est-elle pas le seul moyens d'en finir avec les luttes de toujours ?

⁂

Malheureusement, la conception d'une Espagne intégrale, une et indivisible, s'est, une fois de plus, imposée, avec une intolérance

(1) Dossier d'Action Populaire, 25 Juin 1930.

Universidad de Deusto
Biblioteca

dogmatique, dans les revendications de l'Espagne franquiste.

Conséquence ? L'épouvantable lutte qui désole en ce moment la terre d'Euzkadi et a entraîné le peuple basque dans la tragédie la plus douloureuse de son histoire.

Sous les puissants avions de bombardement, villes et villages ont disparu, ensevelissant dans leurs ruines femmes, enfants et vieillards innocents.

Fauchée par la mitraille, une splendide jeunesse est tombée dans la fleur de son printemps. Pas une famille qui ne pleure la perte d'un des siens ; que de petits qui appellent leurs pères, mais leurs pères ne sont plus ; que de mères gémissent inconsolables sur la mort de leurs fils !

Partout la désolation, la misère, la mort.

On a parlé de l'embrassade de Vergara, pour mettre fin au conflit.

« Non ! », m'a dit le président M. Aguirre lui-même. J'estime que personne ne peut souhaiter pareille embrassade et encore moins les Basques : car, c'est elle qui, il y a près de cent ans, nous a fait perdre une liberté que les siècles avaient su respecter. Son souvenir, fait revivre en nous la foi et l'espoir que le peuple basque sortira vainqueur de la lutte. »

Et la lutte continue cruelle, implacable, à la face du monde entier.

Et dire que quelques voix seulement se sont élevées dans le monde pour protester à ce spectacle de tout un peuple condamné à la mort et à une destruction systématique, sous la pression d'une force dévastatrice !

M. Aguirre en avait le cœur navré : « Ce qui est inconcevable, me confiait-il, c'est que les pays démocrates et ceux qui ont un caractère colonial, montrent à notre sujet une apathie plus grande encore que pour le cas de l'Abyssinie.

« En qualité de représentant de ce peuple basque qui, par sa formation et sa culture, est un peuple entièrement européen et exerce un droit de défense contre les agresseurs, je dois manifester mon étonnement avec la plus grande énergie. Si le sentiment de la justice universelle existait, les peuples n'assisteraient pas, les bras croisés, à pareil drame ! »

A la honte et à la confusion de beaucoup de catholiques, un peuple fermement catholique s'est vu, hélas ! abandonné par ses coreligionnaires, tandis que sa défense a été prise par des partis ou des secteurs d'opinions bien éloignés de fraterniser avec lui, et qui ont agi

Universidad de Deusto
Biblioteca

ainsi, davantage pour des motifs politiques que par sympathie d'idéals.

Mais, par bonheur, la voix autorisée de quelques catholiques éminents s'est élevée au milieu de ce silence. MM. Mauriac, Maritain, suivis de toute une élite, n'ont pas craint de protester publiquement contre tant d'atrocités. Leur appel aux hommes de cœur a éveillé bien des consciences, et Dieu sait combien les catholiques espagnols leur devront demain !

Si tous les catholiques avaient pensé et agi comme eux, on n'aurait pas assisté à ce spectacle regrettable d'enfants catholiques basques entrant en France le poing levé et au chant de l'Internationale, sous la conduite des communistes français.

Mais il est triste de constater que le manifeste en question a soulevé la réprobation de bien des gens contre ses signataires. Mais n'est-il pas basé tout entier sur des sentiments humains et chrétiens ?... Alors pourquoi ces protestations ?

L'écrasement d'un peuple ne peut se perpétrer au nom d'aucun principe. Il n'est pas nécessaire d'être chrétien ; il suffit d'avoir un sentiment purement humanitaire pour protester énergiquement en face d'une oppression aussi barbare que celle dont est victime le peuple basque.

Pas d'extermination

J'ai entendu dire : « Ils paient leur erreur ! ».

Il faut être aveuglé par la passion pour tenir semblable langage. Il n'y a pas d'erreur qui puisse justifier cette extermination. Si quelqu'un se trompe, qu'on l'instruise ; s'il s'obstine, qu'on le redresse, mais qu'on ne l'extermine pas.

Mais, est-ce que celui qui détient la force détient toujours la vérité ?

Je me suis bien souvent demandé :

« Pourquoi les dirigeants du mouvement militaire, en affirmant leur volonté de continuer la lutte après l'échec manifeste du 19 juillet, n'ont-ils pas conclu avec les Basques, un pacte de neutralité ?

Souvent les militaires accusent les Basques d'être coupables de la prolongation de la guerre civile, car, s'ils ne s'étaient pas mis du côté des gouvernementaux, la victoire des franquistes, affirment-ils, ne se serait pas fait attendre. Mais ce pacte, s'il eut été conclu, ne leur aurait-il pas précisément facilité cette victoire qu'ils attendaient, et en même temps qu'il aurait évité tant de désastres et d'hécatombes ?

Ainsi la victoire obtenu il est indubitable que les Basques auraient forcément dû trouver

Universidad de Deusto
Biblioteca

une formule d'entente avec le vainqueur ; celui-ci l'aurait exigé et il eût été téméraire de s'insurger alors contre un mouvement triomphant dans tout le reste du pays.

Mais hélas ! faute de compréhension le pacte ne leur fut pas même proposé.

Où va donc le pays basque ? Son sol envahi, des milliers de ses enfants tombés sur le champ de bataille, ses foyers détruits, le peuple basque va errant sur la terre d'exil.

Son ennemi a cru l'heure arrivée de proclamer son triomphe. Mais quel triomphe ! Derrière lui, une mer de sang, les ruines calcinées des villes et des villages et les tristes restes d'un peuple héroïque et martyr.

Une fois de plus, dans son histoire, le peuple basque connaîtra les durs jours d'oppression et de servitude.

Mais le sang de ses martyrs germera ; sa foi pure et sincère dans l'idéal de ses libertés enflammera de nouvelles générations et le peuple basque, tout entier, maintiendra indéfectible, dans son cœur, l'espoir qu'enfin sa race vaincra à jamais.

Sous le ciel d'Euzkadi j'ai vu, un jour d'orage, flotter au vent un drapeau.

Ce drapeau était rouge : rouge de sang, du sang de ses fils.

Ce drapeau était blanc : blanc comme l'âme pure et sincère de son peuple.

Ce drapeau était vert : vert d'une espérance immortelle.

C'était le plus beau symbole, la plus belle image du Pays basque.

Oui ; je l'ai vu.

Il flottait, sous la tempête, haut et fier...

FIN

COMPAÑIA DE JESUS
BIBLIOTECA
SAN ANTONIO

Universidad de Deusto
Biblioteca

TABLE DES MATIÈRES

Préface

Avant-propos de la première édition ..... page 9

I. Sur le chemin du Pays basque — 13

II. La lutte éternelle ..... — 21

III. Catholiques et Marxistes ..... — 33

IV. Le Parti Nationaliste Basque . — 57

V. La Route douloureuse ..... — 71

VI. Debout, face à la mort ..... — 101

VII. Avec le Président du gouvernement basque, M. Aguirre . — 109

VIII. Bilbao sous la domination .. — 129

IX. Le Clergé basque ..... — 151

X. Entre deux Espagnes ..... — 167

UNIVERSIDAD DE DEUSTO - BIBLIOTECA -

Universidad de Deusto
Biblioteca

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 7 AVRIL 1938
PAR E. CAU
3, RUE JULIE A PARIS

DÉPOT ET VENTE :
LIBRAIRIE H.-G. PEYRE
25, Boulevard du Montparnasse
- - - PARIS - - -